PER
2-496
BNQ

REVUE DE MANON

Troisième année — No 5 | Revue Littéraire la plus Distinguée des Foyers Canadiens | Montréal, 15 Avril 1927



LA MARQUISE DE LA FALAISE DE LA COUDRAYE (GLORIA SWANSON)

Dans ce Numéro:

LA VIE ROMANESQUE D'ADOLPHE MENJOU

VOIR PAGE 17

10c



Mlle Antoinette Giroux, notre talentueuse artiste canadienne, boursière du Gouvernement dans l'art dramatique, dit: "Rien ne surpasse le savon Cadum pour redonner et conserver au teint son velouté et sa fraîcheur."

Agence exclusive pour le Canada: ETABLISSEMENTS M. A. WOLLACKER, Ltée, 533 Rue Bonsecours, Montréal.

LA REVUE DE MANON

Revue littéraire la plus distinguée des Foyers Canadiens

Armand Homier
Gérant de Circulation

Paraissant Bi-Mensuellement
Mlle Emma Gendron, directrice-propriétaire

Douglas C. McPhee
Directeur de la Publicité

ABONNEMENT
Canada: 1 an, $2.00; six mois, $1.25
Etats-Unis: 1 an. 2.25; six mois, 1.50

CHANGEMENT D'ADRESSE
Tout avis de changement d'adresse doit nous parvenir avant le premier du mois, accompagné de l'ancienne adresse.

ADRESSE :
1219, rue Saint-Christophe, Montréal.
Tél. Est 8172-M.

Troisième année — No 5 | Montréal, 15 Avil 1927 | Le numéro: 10 sous

EDITORIAL

Au fil de ma plume

SON AMOUR

Par Emma GENDRON

C'était au temps lointain des Croisades. Richard Cœur de Lion, jeté par une tempête sur la côte, avait été fait prisonnier et enfermé au fond d'un cachot par un principicule.

Le monde entier le croyait mort.

Le monde entier, excepté un ami, un seigneur, son aide de camp. Malgré les railleries, les moqueries, les conseils, cet ami parcourt l'Europe de château-fort en château-fort; et là, au pied des tours, il chante une vieille chanson d'amour que jadis ils avaient composée ensemble.

Un soir, ô joie profonde ! à sa chanson, la voix de Richard répondit les mots qu'eux seuls connaissaient.

Donc, le Cœur de Lion n'était pas mort ! Il était retrouvé. Il ne restait plus qu'à briser ses fers pour le rendre à la lumière et à la liberté...

* * *

Je viens de lire, en un vieux livre, ce miracle de l'amour humain.

Et j'ai songé à cet autre amour qui accomplit d'autres miracles durant les jours saints, amour plus grand, plus patient, que celui dont fit preuve le chevalier des lointaines croisades.

Que d'âmes sont enchaînées au fond des sombres donjons du péché ! mortes au monde moral, isolées, privées des forces de l'espérance parce qu'elles ne croient plus, elles gémissent en leur misérable solitude enténébrée. Pour tout le monde, religieusement, elles n'existent plus, ces âmes... Une tempête sans doute a fait se briser l'esquif de leur foi, le "De profundis" a été prononcé sur eux.

...Et pourtant dans cette croyance universelle à votre mort, ô âmes qui vous vous désolez sans peut-être même vous rendre compte que vous déplorez la perte de votre Foi, un ami, celui qui a dit "vous qui souffrez venez à moi", sait et croit encore à votre vie. Son appel d'amour, chant subtil et suave, traversera les royaumes de la mort de votre cœur et forcera votre âme à revivre ! Un ami qui ne craint ni railleries, ni sarcasmes, viendra briser vos fers pour vous conduire à la lumière, à la liberté.

Une femme heureuse, idéalement heureuse, est celle qui m'a inspirée ces lignes qui vont suivre, lignes qui prouvent combien Dieu veille sur les âmes qu'il semble pourtant abandonner et confirment le dire des miracles qu'il fait durant les jours saints.

Durant sept ans Marthe avait tenté vainement de rapprocher Jean de la religion. Mari parfait, aimant, doux et intelligent, mais chrétien que de nom ! A peine s'il consentait à l'accompagner à la messe et encore, disait-il, c'est pour ne pas trop te désobliger. Chrétiennement Marthe acceptait cette tristesse de ne jamais communier à côté de celui qu'elle aimait plus qu'elle-même. Sans se décourager, doucement, elle donnait le bon exemple.

Ce chagrin de sa vie, elle le cachait soigneusement à tous, demandant à Dieu de ne pas abandonner la chère âme égarée, de lui inspirer à elle les mots ou le moyen de toucher le cœur de son mari.

Ce moyen, Dieu le fournit enfin à la mère désolée. Un soir de la semaine sainte, les deux époux, assis auprès du foyer ayant entre eux leur fillette, unique fruit de leur amour, lui faisaient réciter ses prières avant de l'envoyer dormir. Pieusement, l'enfant récitait ses commandements de l'Eglise.

A un des commandements elle s'arrêta comme frappée d'une soudaine vérité.

— Eh ! bien, mignonne, ne sais-tu plus ? demanda la mère, étonnée du silence prolongé de l'enfant. A son étonnement qui redoubla la fillette se leva et dit:

— Mère, pourquoi me laisses-tu dire des mensonges ! Je ne veux plus prier.

— Fillette, allons, que veux-tu dire ? plus prier... des mensonges... explique-toi.

(Suite à la page 14)

Toute personne qui voudra se procurer d'anciens numéros de "La Revue de Manon" pourra le faire en s'adressant aux bureaux de la Revue, 1219 St-Christophe, ou en envoyant un mandat de poste. 10 sous le numéro.

AVIS IMPORTANT — NOTRE NOUVELLE ADRESSE

Les lecteurs et annonceurs de "La Revue de Manon" sont priés de prendre note qu'à partir du premier mai prochain, les bureaux de notre revue seront transportés au No 2035 rue St-Denis, à quelques pas de la rue Ontario.

La Vie Amoureuse de Rodolphe Valentino

Par Edouard Ramon

No 10 (suite)

XII

La persuasive éloquence de Norman Kerry avait agi de façon irrésistible sur l'imagination de Rudolph. Sa détermination était prise. Sans attendre vingt-quatre heures, il quitterait San Francisco pour l'étape décisive vers l'objectif qu'émigrant de toujours il s'était fixé.

L'un après l'autre, il visita les studios. Fatigante, épuisante tournée que celle-ci... Il inscrivit son nom sur les listes des agences de Los Angelès.

Rudolph fut catalogué dans plusieurs catégories: danseurs, jeunes gens du monde, gigolos, aviateur... Le malheur fut qu'on n'eût pas, de quelques jours, besoin d'un lot nombreux de ces "spécialités"...

Comment convaincre les *casting-directors* — sorte de chefs du personnel chargés des engagements — qu'il était apte à tenir bien des rôles?... C'était la coutumière prétention de tous ces jeunes hommes, de toutes ces jeunes filles débarquant, souvent en rupture de ban familial, à "Los" et confondant leur bâton de "fond de teint" avec le bâton de maréchal des stars....

Rudolph apprit vraiment là les rudiments du métier. Trop intelligent pour s'en plaindre, il avait trop de volonté pour ne pas, un jour enfin, tenir sa chance...

Il le disait plus tard:

— J'ai joué presque tous les rôles. J'ai été le petit jeune homme qu'on aperçoit dans l'angle d'un salon, j'ai été un vieillard à crâne chauve et à longue barbe, j'ai été un "vilain", un traître au crapuleux passé, et aussi un brave type sans malice... Je gagnais mes sept dollars et demi par jour... Pas tous les jours!... Car c'étaient de bonnes semaines que celles où je tournais trois fois!"

Huit mois, cet apprentissage dura huit mois. Long délai pour l'émigrant qui, depuis le 28 décembre 1913, depuis bientôt quatre ans, courait à la poursuite de la réussite.

Un jour enfin, il crut bien l'avoir saisie.

Vitagraph faisait tourner un film intitulé *Le roman d'un fourbe,* mélodramatique histoire d'un bossu français... Comme dans tout scénario prétendu français, une scène de bouge s'imposait: un rôle de jeune apache était à prendre par qui saurait esquisser une valse "chaloupée". Rudolph se proposa et fut agréé... O joie! Cinquante dollars à gagner en dansant le temps d'enregistrer cinquante "pieds" de pellicule...

Mais, tout en estimant bon son travail, le metteur en scène de la *Vitagraph* ne s'attarda pas à admirer le débutant... Plus tard, beaucoup plus tard seulement, l'on s'avisa d'éditer le film avec cette prestigieuse annonce: "Rudolph Valentino dans le *Roman d'un fourbe*".

Pour l'instant, il demeura dans l'anonymat des *extras,* pêchant un bout de rôle ici, un autre là, souple instrument dans la main de metteurs en scène toujours nouveaux.

En 1918, un sourire de la destinée: il apparaît aux côtés de Carmel Myers dans *Toute la Nuit,* un des nombreux succès de la star. Mais comment n'être pas rejeté dans l'ombre quand, au premier plan, brille une étoile?....

Il est de même encore quand il est promu au rang de principal partenaire de l'exquise Maë Murray dans *Un délicieux petit diable.*

Enfin, la voici la chance tant désirée: elle porte un double visage. Visage d'homme: celui d'Emmett Flynn, le metteur en scène de *Monte-Cristo,* un maître. Visage de femme: celui de Jane Davis.

Déjà, Emmett Flynn a remarqué Rudolph pour sa grâce de danseur, la correction de son jeu sous la lumière des *sunlights.* Il lui alloue cinquante dollars par semaine pour tenir un rôle héroïque de comte italien dans la *Femme mariée*... Hélas ! le film est victime des difficultés financières: il est interrompu. Adieu les magnifiques cinquante dollars hebdomadaires !...

La fortune va-t-elle encore changer son sourire en grimace ?... Non. Car dans les vastes sets de cette véritable cité artificielle qu'est l'ensemble des studios de l'*Universal* où il tourne pour Flynn, Rudolph s'est soudain trouvé en présence de Jane Davis... La cavalière ravie des valses du *Cleveland,* la belle soupeuse de chez *Maxim's*... Jane Davis dont les lèvres sensuelles se plaisent aussitôt à l'aveu de la joie qu'elle ressent à rencontrer Rudolph... Elle s'informe de lui, de son passé; elle l'écoute et le regarde avec ravissement. Et ses yeux ne l'examinent pas seulement avec la tendre indulgence d'une femme qui se souvient. Elle a découvert, retrouvé, plutôt, en lui, l'homme qui cherche une sienne amie intime, June Mathis, scénariste, qui achève à peine le scénario tiré d'un roman fameux de Blasco Ibanez. Elle est sûre de tenir enfin le portrait vivant du *leading-man,* de la vedette masculine qui porterait le poids d'une "bande" sensationnelle. Parce qu'elle a voué à Rudolph une sûre et serviable amitié, parce que son "flair" de professionnelle experte guide son choix, Rudolph sera Julio Desnoyers, dans les *Quatre Cavaliers de l'Apocalypse.* June Mathis lui mettra le pied à l'étrier de la gloire...

XIII

L'AUBE DE LA GLOIRE

L'antre de la gloire.

Dans les studios de la Métro-Goldwyn, à Culver City, Rudolph Valentino tourne sous la direction de ce jeune maître, metteur en scène de vingt-six ans: Rex Ingram.

Sans doute, il est, physiquement, l'idéal qu'aurait pu rêver le grand romancier espagnol, Blasco Ibanez, pour incarner Julio Desnoyers dans les *Quatre Cavaliers de l'Apocalypse.* D'ailleurs, aucune étoile de pre-

mière grandeur ne tournera dans ce film. Rien que de bons artistes, doués, consciencieux. Auprès de Rudolph, Alice Terry, si sensible, si harmonieuse. Rex Ingram ne pourra pas diriger longtemps le jeu sans s'éprendre de son charme. Il l'épousera plus tard.

Une autre femme aussi, blonde énigmatique et ambitieuse, mue par une volonté de fer, une volonté qui semblera ne plier sous le regard prenant de Rudolph que pour mieux le prendre, lui, enfin: Natacha Rambova.

Rudolph représente ici le jeune peintre Julio Desnoyers, Français né en Argentine, sentimental, audacieux, ardent, cavalier merveilleux, soldat héroïque... Le rôle est délicat et il y a une hardiesse périlleuse à le confier à un acteur sans notoriété... Certes. Mais il est, au début du film, un secène de danse combinée par la sollicitude touchante de la scénariste, de June Mathis qui sait les dons de son protégé. Ce tango demeurera présent au souvenir de tous les passionnés de l'art muet. Toute la séduction de Rudolph se déployait dans ses "cortes", toute la nostalgie de pampa s'évoquait dans la danse, d'une volupté discrète, qu'il conduisait de tout le rythme de son corps juvénile, à la façon incomparable des danseurs argentins, épaules immobiles.

Ce fut une révélation. La presse sacra Rudolph une "trouvaille de l'écran". La notoriété soudaine s'offrit, avec tout son cortège parasite de joies et de servitudes... Désormais, Rudolph pénétrait dans cette atmosphère de légende où vivent les stars. A travers le sourire de June Mathis, la Fortune même lui avait souri, et c'étaient toutes les femmes qu'allait séduire sa prestance et sa ferveur toutes latines.

Sa carrière, dès lors: une série de succès, des étapes successives vers la gloire.

A peine les *Quatre Cavaliers de l'Apocalypse* achevés, d'autres films, en hâte, font appel à sa jeune maîtrise. Les spectatrices des salles obscures ont tressailli devant la sincérité, devant la sobriété du beau garçon impeccable de correction qui les a remuées (tant il apporta de passion contenue à jouer les scènes d'amour avec Alice Terry) et qui leur fit verser des larmes lorsque l'écran le montrait mobilisé, prêt à quitter son aimée avant de partir pour le front, pour la mort... Vite, il faut émouvoir de nouveau.

Et voici Rudolph aux côtés d'Alice Lake, dans *Uncharted Seas*, le voici dans un troisième film, *Le pouvoir conquérant*, où Rex Ingram dirige encore son jeu sur les studios de Culver City comme il le dirigera un peu plus tard dans *Eugénie Grandet*.

Maintenant, celle que, dans la capitale du Cinéma, l'on nomme "Madame", l'originale et étrange Nazimova l'engage pour tourner le rôle d'Armand Duval auprès d'elle qui sera, curieuse, tourmentée, morbide, une *Dame aux Camélias* très slave.

La "Famous-Players-Lasky-Paramount", la célèbre firme "lançeuse" de tant d'étoiles, eut l'habileté de s'attacher Rudolph. Un premier contrat d'un an suivi d'un autre contrat valable pour trois ans devait s'illustrer des films grâce auxquels Rudolph recevrait la consécration du succès universel.

Tout d'abord, ce fut le *Sheik*... Ce qu'il fut, comment le faire comprendre en dehors des limites de la République américaine ? Comment faire partager par les âmes blasées, par les esprits sceptiques de la vieille Europe familière avec la passion, mais plus soucieuse de mesure — la fièvre idolâtre qui saisit là-bas le public rude, violent, romanesque et primitif ?... *The Sheik*... Film très romanesque, d'après le roman d'une Anglaise, Miss E. M. Hull. Et plein d'invraisemblances... Un sheik arabe qui s'empare d'une jeune touriste écervelée, qui l'emprisonne, la délivre d'une brute, se bat et est blessé pour elle, et qui l'épouse quand, enfin, elle l'aime... Film affreusement conventionnel et qui n'est sûrement pas le meilleur de Valentino.

N'importe. Il déchaînera du délire dans le cœur des *maids*... Il enrichira d'un mot nouveau l'argot yankee... On sera un *Sheik* ou on ne le sera pas auprès des femmes que l'on courtise... Les jeunes *boys* porteront leur chapeau à la *sheik*... Un fox-trot sévira, dont l'air obligatoirement saluera Valentino à son entrée dans tous les restaurants, tous les dancings, à toutes les manifestations... Sur les douze cent cinquante dollars par semaine qu'il gagne depuis son entrée dans la troupe de la *Famous Players*, depuis que, chef arabe prestigieux, il a trouvé avec la très réputée Agnès Ayres, sa gloire lui en coûte deux cent cinquante... Deux cent cinquante dollars hebdomadaires de correspondance, de secrétariat, de photographies...

Il régnait là sur une tribu de Bédouins agiles galopant dans les dunes d'un Sahara californien... Il va déchaîner l'enthousiasme de foules espagnoles: il va être Juan Gallardo, *torero*, dans l'adaptation à l'écran de cet autre roman fameux de Blasco Ibanez *Sangre y Arena*.

(La suite au prochain numéro)



Rodolphe Valentino
Dans "Blood and Sand" (Arènes Sanglantes)

FEMMES PALES, FAIBLES et SOUFFRANTES, les

PILULES ROUGES

purifieront et enrichiront votre SANG, vous donneront un beau TEINT et un air de bonne SANTE

"Pendant trois ans, j'ai souffert de faiblesse générale et de dépression nerveuse. J'étais pâle, avais de fréquents maux de tête, mal dans le dos, pas d'appétit et au moindre travail que je faisais, j'étais rendue à bout de forces. Je me faisais soigner et aucun médecin ne semblait comprendre ma maladie.

De partout, l'on faisait beaucoup d'éloges des Pilules Rouges et en dernière ressource, je me décidai d'en faire l'essai. Dans la circulaire qui entoure la boîte de Pilules Rouges, je lus que toute femme malade pouvait consulter le médecin de la Compagnie Chique Franco-Américaine et je m'y rendis. Ce médecin me donna un traitement à suivre tout en faisant usage des Pilules Rouges et au bout de trois mois, j'étais parfaitement rétablie, mon teint était meilleur et mon poids avait augmenté de 18 lbs. Depuis ce temps, je suis bien comme je n'ai jamais été. Les Pilules Rouges devraient être prises aussitôt qu'une femme se sent malade, parce qu'elles sont le remède par excellence pour elle." Mme Donat Pilon, 76, rue St-Rémi, Montréal.



"Après la naissance de mon bébé, je suis restée dans une grande faiblesse. Je souffrais de douleurs dans le dos, les reins et faiblesse dans les jambes. Ma digestion était si mauvaise que j'en avais des palpitations de coeur qui m'empêchaient de dormir et je me levais si brisée le matin que parfois j'étais obligée de me remettre au lit. On me disait en consomption et je croyais avoir bien peu de temps à vivre. Je vis sur les journaux les témoignages de personnes qui avaient recouvré la santé par les Pilules Rouges et je résolus de les essayer; je ne le regrette pas, car elles m'ont ramenée à ma santé d'autrefois. En même temps, je pris aussi deux bouteilles de Monocal pour mon estomac. Mon mari est si heureux de mon rétablissement qu'il se joint à moi pour recommander les Pilules Rouges, ainsi que le Mnocal, à toutes les femmes malades." Mme B. Desjardins, Thetford Mines, P. Q.

Parmi le grand nombre de femmes qui se traitent avec les Pilules Rouges, une grande majorité d'entre elles demandent souvent un tonique, afin d'augmenter vite leur appétit, le goût pour la nourriture et enfin pour aider d'une manière générale aux bons effets des Pilules Rouges.

Cette préparation que nous favorisons, qui nous a donné des résultats très sérieux, s'appelle MONOCAL; nous venons vous la conseiller aujourd'hui. Si vous pensez que les effets des Pilules Rouges sont, dans votre cas, un peu lents, venez à leur secours avec du MONOCAL; une bouteille ou deux tout en prenant des Pilules Rouges, est des plus favorables au rétablissement.

Essayez ce grand tonique, en vente partout ou par la poste, $1.00 la bouteille.

Il est impossible aux femmes malades de se traiter plus sûrement et à meilleur marché qu'avec ces deux préparations, aidées, au besoin, des conseils GRATUITS de nos Médecins, soit par correspondance ou en venant les consulter à leurs bureaux, 1570, rue Saint-Denis (tous les jours, excepté les dimanches et jours de fête) de 9 heures du matin à 8 heures du soir. Exigez toujours les Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, en vente partout ou envoyées par la poste à 50 sous la boîte, trois boîtes pour $1.25 et six boîtes pour $2.50.

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Ltée, 1570, rue St-Denis, Montréal.

NOS POUMONS

La **CREOSOTE** est venue au secours de la médecine le jour où celle-ci s'est aperçue qu'elle était le plus puissant des **ANTISEPTIQUES** pulmonaires.

Rien de plus puissant n'a été trouvé depuis. Aidée des **BALSAMIQUES,** tels qu'ils se trouvent dans les **CRESOBENE,** il n'est pas possible d'**ANTISEPTISER** mieuv vos **POUMONS.** Les

CRESOBENE

ne doivent jamais être comparées à un remède ordinaire pour les **TOUX REBELLES,** les **RHUMES;** elles sont incontestablement les plus puissants **ANTISEPTIQUE** et **GERMICIDE** des **VOIES RESPIRATOIRES;** elles détruisent les **GERMES INFECTIEUX** de ces dangereuses maladies, telles que l'**INFLUENZA,** la **GRIPPE** et préviennent les **COMPLICATIONS PULMONAIRES** toujours redoutables. Demandez notre brochure **GRATUITE**

"SANTE des POUMONS"

vous y trouverez comment préparer chez vous avec les CRESOBENE aussi facilement qu'une infusion de thé, un "Sirop", un "Gargarisme", une "Lotion Dentifrice" ou comment en "Inhaler" les vapeurs BALSAMIQUES. Impossible de traiter vos POUMONS, vos VOIES RESPIRATOIRES mieux et à meilleur marché. $1.00 chez tous les pharmaciens ou par la poste.

Standard Products Co., 1566, rue St-Denis, Montréal

SAUVEZ vos ENFANTS

de cette **PALEUR,** de ce manque de **CROISSANCE.** Rendez-les **FORTS, VIGOUREUX,** ayant de l'**APPETIT.** Ils seront alors **VICTORIEUX** dans leurs études, au jeu et plus tard dans la profession qu'ils se seront choisie.

Pour cela, c'est le traitement à l'

OVONOL

à base d'extrait de Foie de Morue, de Jaune d'Oeufs, d'Iode, des Hypophosphites composés, etc., qu'il leur est nécessaire. Au moindre indice de **MAUX** de **TETE,** de **FATIGUE,** de **TRISTESSE,** d'**AMAIGRISSEMENT,** s'ils sont couverts de **BOUTONS,** s'ils sont **PLEURARDS, MOUS, PARESSEUX, CHETIFS, ARRIERES,** s'ils ont des **PALPITATIONS** ou des **TENDANCES** à la **SYNCOPE,** n'hésitez pas à leur faire prendre l'**OVONOL,** médication **intensive, vitale** et **reconstituante des Enfants.** Demandez-nous notre brochure **GRATUITE**

"SANTE des ENFANTS"

Vous y trouverez des renseignements remarquables dont vous ne devez ignorer l'importance si vous voulez voir vos enfants devenir **FORTS, VIGOUREUX, PLEINS de SANTE.** $1.00 partout ou par la poste.

Compagnie Chimique Franco-Américaine, Ltée,
1570, rue St-Denis, Montréal.

Le souci de l'élégance



CHEMISE PETIT-JUPON

Encore une chemise petit-jupon conçue dans la silhouette de la mode. Ce modèle est ici en crêpe de Chine pervenche, coupé d'entre-deux de Binche; le petit jupon est plissé mécaniquement très plat, afin de donner de l'aisance sans alourdir.

CHEMISE JUPON

Vous aurez un petit modèle de chemise petit jupon fort agréable pour les heures chaudes; il est conçu en crêpe de Chine vert Jade clair et plus foncé pour les bords et les garnitures. Des jours à fils tirés achèvent de donner l'élégance à l'ensemble.

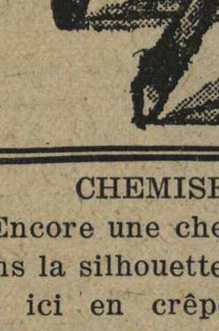
COMBINAISON CULOTTE

Voici une chemise pantalon en linon de fil blanc, entouré d'une Valenciennes et d'un motif brodé en points sur le devant. La culotte est entièrement plissée pour lui donner toute son ampleur.

Incomparable
POUR TARTES

15¢ la boite — suffisant pour 4 Tartes

Refusez toutes imitations



Garniture de Tartes
(Pie Fillings)
"Meadow-Sweet"
CITRON, ANANAS, FRAISES, FRAMBOISES, ORANGES, CERISES.
Fabriqué Par Meadow-Sweet Cheese Mfg. Co. Limited, Montreal.

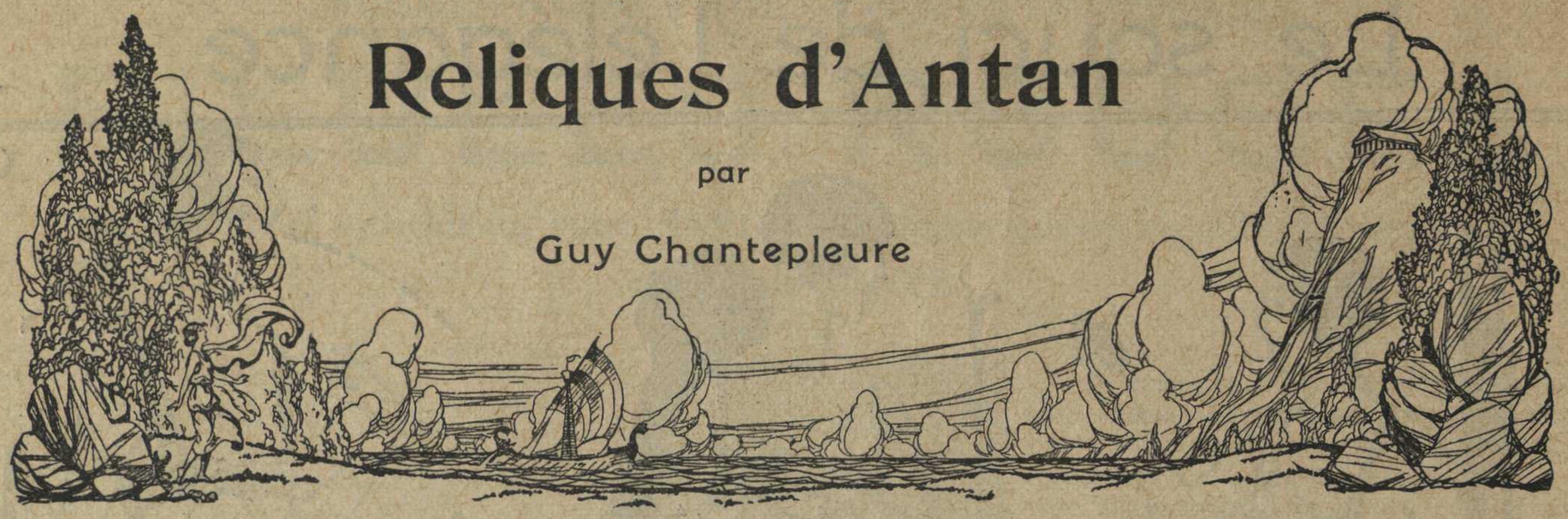
Refusez toutes imitations
Exigez les véritables

CHOCOLATS VERMIFUGES
DU DR. CHARLES



Ces chocolats d'un effet certain, inoffensifs et très agréables, expulsent les vers et font disparaître la plupart des affections rencontrées chez les enfants, telles que Fièvre, Etat bilieux, Perte d'appétit, Maux d'estomac, Insomnie, Agitation durant le sommeil, Mauvaise humeur, Teint pâle.

MARTINEAU-BOUCHER
Pharmacien en gros
143 St-Maurice, Montréal
En vente partout à 50 cts



Reliques d'Antan

par

Guy Chantepleure

"N'effeuillez pas les roses!"

A eux deux, ils n'avaient pas plus de quarante ans; ils étaient fiancés depuis toute une semaine, ils s'adoraient, rien ne troublait leur bonheur... alors ils s'étaient querellés.

Jacqueline, qui se sentait ce jour-là d'humeur boudeuse, avait un peu provoqué l'escarmouche, Roger avait manqué de patience et, comme tous les êtres qui s'aiment, ils avaient profité du premier prétexte venu pour se faire beaucoup de mal.

En avant les ironies agressives et les mordantes reparties! les "vous ne m'aimez plus!" les "je ne vous le pardonnerai pas", les petites et les grandes phrases, les "toujours" et les "jamais" qu'on dit sincèrement et dont on rit ensuite!... Debout, très pâle, les lèvres tremblantes, les mains nerveuses, Roger parlait d'un ton saccadé où vibrait plus de chagrin que de colère; mais Jacqueline affectait l'impassibilité. Assise en un coin du canapé, le nez en l'air, sa jolie tête rousse renversée dans les draperies chatoyantes, son pied mignon battant indolemment les glands d'un gros coussin, elle distillait à plaisir ses petits mots cruels de femme et semblait chercher on ne sait quel astre introuvable, parmi les nuages bleutés du plafond...

Sur la table à côté d'elle, des roses gisaient au pied du vase de cristal où l'on n'avait pas pris soin de tremper leurs tiges... des roses toutes frêles, exquises dans leur blancheur immatérielle, que Roger avait choisies et apportées lui-même. Soudain, dans un méchant désir de destruction, la jeune fille saisit le pauvre bouquet et ses pervers petits doigts se mirent à en arracher les pétales qui tombèrent comme une neige embaumée sur la soie du coussin... Elle accomplissait ce méfait lentement, savamment, sans irritation apparente...

C'en était beaucoup, c'en était trop! Roger prit son chapeau et sortit; Jacqueline se sauva dans sa chambre, et, seules, les pauvres fleurs mutilées restèrent dans le salon silencieux, pour dire que des amoureux avaient passé là.

Mais maintenant elle pleurait, Jacqueline! Son beau calme était vaincu.

"Méchant Roger!" gémissait-elle...

Sa pensée intime ajoutait: "Méchante Jacqueline!" et cette exclamation mentale et bien involontaire mêlait à son désespoir un cuisant dépit. La colère instinctive qu'elle éprouvait contre elle-même la gênait dans sa colère un peu voulue contre son fiancé; il lui eût paru si consolant de rencontrer au fond de son coeur révolté une Jacqueline toute bonne et toute innocente qu'elle aurait plainte sans réserve, en maudissant les injustices de Roger!... Il était parti fâché, Roger!... Quand reviendrait-il?... S'il allait ne pas revenir?... Ah! combien triste et longue et ennuyeuse s'écoulait cette journée!

Le ciel était couvert de brumes dans la cour un orgue jouait la "Dernière Pensée de Weber..." Lasse et désoeuvrée, Jacqueline se souvint tout à coup d'une vieille ouvrière infirme et sans famille que sa marraine protégeait. Lydie ne vivait point de secours, mais son visage rayonnait lorsqu'on voulait bien, de temps à autre, lui consacrer quelques moments; un peu d'intérêt et de sympathie, c'était la seule aumône qu'elle implorât : "Quand tu seras en veine de charité, va voir Lydie" ,avait dit la marraine.

En veine de charité?... Le sentiment qui ce jour-là décidait Jacqueline à se faire conduire chez Lydie, n'était qu'une soif de bravade, le vague besoin de jeter un défi à sa conscience importune et d'inventer une bonne raison pour se poser en ange méconnu aux yeux de Roger. Si la jeune fille l'avait analysé, ce sentiment, je doute qu'elle l'eût classé parmi les vertus théologales... Ah! on lui reprochait son égoïsme! ah! on la traitait de créature sans coeur!... on verrait...

*
* *

Un rayon pâle avait fini par traverser l'épaisseur ouatée des nuages; le front baigné de cette lueur indécise qui argentait ses bandeaux blancs, Lydie tricotait à la fenêtre.

Ses mains fuselées faisaient prestement travailler les aiguilles qui cliquetaient dans la laine grise, et ses lèvres fredonnaient une chanson... de ces airs très vieux qu'on chantait autrefois, dont le rythme est toujours gai et qui toujours pourtant semblent mélancoliques... En entendant cette voix moduler ce refrain, on songeait au son grêle et usé d'une épinette très rare.

La chambre de l'ouvrière était paisible et claire : au fond un lit étroit et blanc; sur les étagères des bibelots menus et sans valeur; contre les murs tapissés de fleurettes, des meubles très droits ornés d'ouvrages au crochet, et partout, flottant parmi ces veilleries mièvres, je ne sais quel charme attristé, puéril et suranné, chaste et flétri... C'étai comme la chambre d'une vieille fille.

Avec Jacqueline, un peu de printemps pénétra dans cette cellule et, abandonnant son tricot, Lydie eut un joli sourire de grand'mère aux dents encore blanches.

Bien prise dans un costume de drap bleu, son frais visage de rousse aux yeux noirs gentiment engoncé par le boa de chinchilla qui lui montait jusqu'aux oreilles, la petite fiancée s'assit auprès du fauteuil aux antiques ramages et prit ses façons enjôleuses pour débiter mille espièglerie, imposant doucement à la solitaire la contagion de sa jeune gaieté.

Lydie n'ignorait pas le prochain mariage de sa mignonne visiteuse, on parla de Roger... Jacqueline était un peu embarrassée pour parler de Roger; elle ne se sentait guère disposée à en dire du bien..., mais, pour rien au monde, elle n'en eût dit du mal! Alors, follement, avec cette inconsciente cruauté des très jeunes filles, elle demanda pour changer le cours de la causerie :

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas mariée, Lydie?

Surprise, la malade ôta ses lunettes; mais Jacqueline ajouta câlinement :

— Vous deviez être très jolie, Lydie, quand vous étiez jeune?

Quand vous étiez jeune!... Oh! le charme de cette parole! les délicieuses images qu'elle fait surgir du flot des souvenirs à demi effacés! Quand vous étiez jeune!... Eh! oui, si vieille qu'on soit devenue, on a été jeune! On a eu des cheveux fous, des yeux qui riaient sous les cils baissés, une bouche cerise qui décochait des malices... On a eu dix-huit ans, une fois... il y a longtemps!... Et voilà qu'en un instant la phrase magique a ressuscité tout ce passé qu'on croyait mort!

— Jolie? répéta Lydie, et elle sourit encore de son sourire clair qui ressemblait à la chanson triste et gaie, à la chambre jeune et vieille... Jolie? Certes, non, mais gentille: des joues roses, des lèvres qui riaient franc et la jeunesse!... Seulement, j'étais pauvre à l'âge où l'on se marie et puis... comment vous dire? je n'étais pas coquette, je ne savais pas plaire... on ne me rechercha pas... Plus tard, bien plus tard, quand j'ai eu des économies, ç'a été autre chose: mais c'est moi qui n'ai plus voulu...

La jeune fille ouvrait de grands yeux.

— Vous avez eu bien raison, Lydie... et c'étaient des sots les hommes de votre temps... Mais alors, ajouta-t-elle d'un ton de commisération profonde, on ne vous a jamais fait la cour?

Une troisième fois le sourire de Lydie se montra brillant, entre ses lèvres défleuries; Jacqueline poussa un petit cri.

—Lydie, ma bonne Lydie, s'écria-t-elle, dites-moi, dites-moi vite, on vous a fait la cour "une fois"?

Et comme la vieille ouvrière secouait la tête sans répondre, elle continua, pressante :

— Racontez-moi, Lydie!... Oh! j'étais bien sûre que vous aviez été trop jolie pour n'être pas aimée!

Le sourire fugitif, un instant revenu, s'évanouit. Par un mouvement machinal de vieille, l'infirme joignit les mains en levant ses yeux bleus vers le ciel.

— Aimée, l'ai-je été? murmura-t-elle. Je ne crois pas... mais j'ai aimé, moi!... Et c'est encore le meilleur, allez, mademoiselle!

Jacqueline écoutait, sérieuse, ni'nterrogeant plus.

— Mon histoire est courte, continua Lydie; si vous attendez un beau roman, vous serez déçue... Lui, c'était un "pays" de ma mère; comme il ne connaissait à Paris où il venait chercher de l'ouvrage, on nous l'avait recommandé; mon père l invita chez nous... Mon Dieu, je vous l'ai dit, je n'étais pas jolie, mais nous autres Parisiennes, avec un frisson sur la tempe et un ruban rose au cou, nous avons l'air d'être en toilette... Pierre n'avait jamais vu ça... Il me trouva gentille, il me le dit un peu... et moi j'en éprouvais une joie toute nouvelle... Il me paraissait si beau, si franc, si brave ce grand garçon !... oh ! grand !.... Près de lui, je paraissais toute petite... et ça me faisait plaisir; voyez comme on est drôle !...

Le dimanche, nous sommes allés nous promener en famille pour montrer Paris à notre hôte et, quoiqu'il y ait cinquante ans de ça, je pourrais vous raconter tout ce que nous avons vu, tout ce que nous avons dit surtout... des choses qui vous sembleraient si bêtes !... et qui sont mon trésor à moi... Le soir, en rentrant, nous avons rencontré des marchandes de roses.. il m'a acheté un bouquet...



— Nous les garderons, ces feuilles de roses...

Lydie s'interrompit, la voix lui manquait. Jacqueline n'avait plus envie de rire...

— Il m'a acheté un bouquet,reprit-elle, et il m'a dit: "Voulez-vous le garder en mémoire d'aujourd'hui?..." Hélas ! ses roses n'étaient pas fanées qu'il savait déjà que, dans la grande ville, il y avait des filles aussi bien mises et plus jolies que moi.

Il y eut un silence.

— Pauvre Lydie ! soupira Jacqueline.

— Non, répéta rêveusement la vieille, non, ne dites pas pauvre Lydie... je ne les regrette pas mes quelques jours d'espérance...

Et elle ajouta plus bas :

— Je ne regrette même pas les jours qui ont suivi... et j'ai toujours gardé les roses.

Elle se tut encore, puis très vite, avec une lueur enfantine dans ses yeux humides :

— Voulez-vous les voir? dit-elle.

De sa voix chevrotante, elle indiquait à la jeune fille un livre à fermoirs d'argent, dans la case droite du tiroir: un vieux livre de communiante, marqué de signets ajourés et noués de faveurs bleues... Ternes maintenant, maintenant desséchées, si diminuées, si minces qu'on les croyait prêtes à tomber en poudre, elles dormaient dans le reliquaire enrubanné, les pauvres fleurs qui, jadis, comme la petite communiante du livre blanc, avaient été fraîches et belles! Et Jacqueline les prit curieusement sur les pages enluminées où des saintes priaient auréolées d'or; alors Lydie s'écria, inquiète:

— Faites bien attention, mademoiselle... n'effeuillez pas les roses !

A ces mots, la jeune fille tressaillit soudain; se rappelant ses roses à elle, ses pauvres roses qu'elle avait impitoyablement meurtries, elle compara sa destinée à celle de cette humble.

Pauvre Lydie! Il n'y avait eu dans sa longue existence qu'un seul bouquet, qu'un seul beau songe, et, de ces fleurs sitôt passées, de cette petite flamme de rêve sitôt éteinte, elle avait parfumé sa vie, elle avait réchauffé son coeur.

Ainsi que Lydie, Jacqueline aimait, mais en retour elle était aimée, ah ! tant aimée ! la petite fiancée de Roger !... Et dans une vision rapide, il lui sembla que ce cher trésor de tendresses sur lequel elle n'avait pas toujours veillé, l'imprudente, avait revêtu une forme palpable, la forme délicate et blanche du triste bouquet maltraité.

Elle s'avisa que l'amour est chose ineffablement précieuse, qu'un rien, sourire ou regard l'attire, mais qu'un rien aussi peut l'effaroucher... et que — dans une histoire d'amour — c'est un événement qu'une rose effeuillée!...

Alors, tout au fond de son âme attendrie, une voix murmura : c'était la voix lointaine des romances d'antan, la voix tendre et vieillotte de l'épinette rare :

"N'effeuillez pas les roses... disait-elle, ne jouez pas avec le bonheur ! Gardez-les jalousement, gardez-les à travers la vie, votre amour, vos fleurs de femme heureuse, car, si quelque chose égale en douceurs exquises le parfum vivant de la fleur donnée qui parle d'espoir, c'est le parfum pâli de celle qu'on retrouve entre deux pages jaunies et qui parle de souvenir."

En partant, Jacqueline embrassa l'ouvrière et, quand elle rentra dans le petit salon son premier regard fut pour le coussin de soie où les pétales immaculés se mouraient, déjà plus transparents, déjà tristes dans leur senteur de fleurs brisées. Comme elle s'agenouillait pour ramasser, avec des soins qui demandaient grâce, cette moisson blanche dont elle avait pitié :

— Jacqueline, fit derrière elle une voix connue et aimée, Jacqueline... je voulais vous dire... nous ne pouvons pas finir ainsi la journée...

Vivement, elle se leva, les mains encore pleines de roses, a demi émue, à timide, n'osant rien dire, mais laissant parler ses yeux.

Et, très tendrement, Roger prit les deux petites mains embaumées et les réunit sous ses lèvres tandis que Jacqueline balbutiait, en suffoquant un peu :

— Nous les garderons, ces feuilles de roses...

Guy CHANTEPLEURE.

Tél. 254

"La Marquise"

Mlle A. Meloche

SALON DE BEAUTE

Shampoo, Ondulations Marcel

73 Ave Lagrandils, Valleyfield, Qué.

Remarquez les cheveux que récolte votre peigne avant l'usage du

PETROLE ROGIER

Quinine, Cantharide, Pilocarpine et Moëlle de boeuf

Faites la même observation un mois après et JUGEZ de la réelle valeur du "Pétrole Rogier"

CONTRE LA CHUTE DES CHEVEUX

Le pétrole Rogier ne contient pas d'eau. Il brûle jusqu'à la dernière goutte.

$1.25 le flacon

Tél. Bell: Est 1937

Arthur Séguin

Marchand de

MEUBLES

Tapis, Prélarts, Poêles,

Etc., Etc.

1303-1305, rue Amherst, Montréal



Pour Chasser le Spleen



LA BELLE TENEBREUSE

Pour la dixième fois, M. Bodoin relisait la lettre qu il avait trouvée, le matin même dans son courrier et qui était ainsi rédigée:

"Monsieur,

"J'ai entendu hier le discours magnifique que vous avez prononcé sur la tombe de votre collègue, M. Bucquoy. Vous êtes, je ne crains pas de l'affirmer, un très grand orateur. J'étais exactement devant vous pendant que vous parliez. Comme vous étiez beau, alors que les pensées tragiques animaient votre visage ! Quelle grandeur dans la simplicité de votre attitude ! Quelle force poignante dans votre émotion discrète ! Votre parole mesurée, mais ardente, dominait l'assistance. Je suis votre admiratrice, Monsieur. Depuis l'instant qu'il m'a été donné de vous entendre, je ne pense plus qu'à vous. Cette lettre vous laissera, sans doute, indifférent. Celles qui ont la joie de vous approcher, doivent tellement vous combler d'hommages! Peu importe! Je voudrais ne pas vous envoyer cette lettre que je ne le pourrais pas.

"Je signe: **La Belle Ténébreuse.**"

M. Bodoin avait évidemment des prétentions à l'éloquence, Professeur de troisième au lycée de la Préfecture, il ne manquait aucune occasion de prononcer des discours. Mais, à aucun moment, il n'avait osé espérer un aussi fervent témoignage d'admiration.

Sa femme, qui état modeste et charmante avait éclaté de rire en lisant la signature de la Belle Ténébreuse.

Il s'était fâché:

— Certes, une déclaration comme celle-là, avait-il daigné dire, ne signifie pas grand'chose. Les femmes sont si promptes à l'emballement! Pourtant, c'est flatteur !

L'après-midi, au lycée, il trouva le moyen de signaler son aventure à plusieurs camarades. Ceux-ci discutaient une question totalement étrangère. Brusquement, il déclara :

— Ah ! oui, on peut voir quelquefois des histoires extraordinaires! Ainsi, tenez, il m'en arrive une bonne. Vous vous rappelez le discours que j'ai prononcé samedi dernier sur la tombe de ce pauvre Bucquoy? Un discours soigné, mais très modeste, où j'ai seulement laissé parler mon coeur! Eh bien! voilà ce qu'il m'a valu. Il faut vraiment que certaines femmes n'aient rien à faire pour consacrer leur temps à de pareilles déclarations...

Il croyait utile d'ajouter cette dernière phrase. Mais, personnellement, il n'en pensait pas un mot.

Bien entendu, deux jours plus tard, tout le monde en ville se demandait quelle pouvait être cette correspondante inconnue.

— Je ne trahirai jamais l'honneur d'une femme, déclarait dignement M. Bodoin.

Une société académique devait, quelques jours plus tard, tenir une séance solennelle dans les salons de la mairie. Le président fut l'interprète de tous en invitant l'orateur à la mode à faire une conférence. Celui-ci, dont l'humilité cachait mal un goût immodéré des honneurs, n'eut pas la force de se dérober.

Il y eut pour l'entendre une foule considérable.

Il parla d'une façon tout à fait banale. Leur imagination aidant, les femmes présentes se pâmèrent comme si elles étaient chacune la Belle Ténébreuse.

Le lendemain, dans son courrier, M. Bodoin reçut cette nouvelle lettre:

"Ami,

"Je vous ai entendu hier. Vous avez encore été plus beau que l'autre jour. Je devrais hésiter à vous le dire car vous n'avez pas, à mon égard, observé toute la discrétion désirable. Ma première lettre était personnelle. Vous ne devriez point la montrer. Mais je suis incapable de vous tenir rigueur. Je vous aime tant! Un jour viendra où les circonstances me permettront peut-être de vous dire mon nom. En attendant, pensez à moi souvent. Répétez-vous, qu'il y a dans l'ombre, deux yeux qui ne cessent de vous regarder; un front, qui est plein de votre pensée; et une gorge qui ne soupire que pous vous! Le jour, je vous surville. La nuit, je rêve à vous. J'ai supprimé pour mon âme toutes les préoccupations médiocres. Pourvu que la compagne de votre vie comprenne la grandeur de votre talent!

"Je signe encore:

"La Belle Ténébreuse."

Quand elle lut cette phrase: "Pourvu que la compagne de votre vie comprenne la grandeur de votre talent!", Mme Bodoin aurait pu se fâcher. Deux mois plus tôt, elle aurait bondi de colère. Mais, sur elle aussi, l'aventure mystérieuse avait produit son effet.

Au lieu de protester elle se précipita au cou de son mari; comme quoi les esprits les plus sains ont besoin quelquefois d'être piqués au vif.

— Oh! mon chéri, je te comprends, murmurait-elle. Je sais que tu es un maître. Moi aussi je t'admire...

Depuis longtemps, le ménage n'avait été aussi uni. Le dimanche, au jardin public, à l'heure du concert par la musique municipale, on pouvait voir M. et Mme Bodoin qui tournaient autour du kiosque en se donnant le bras.

Le professeur essayait bien quelquefois de se dégager. Qui sait si, dans la foule, ne se trouvait pas la Belle Ténébreuse? Il n'aurait point voulu attrister sa jalousie. Mais sa femme, qui y mettait son amour-propre, s'approchait aussitôt avec ferveur.

— N'avez-vous pas reçu d'autre lettre ? demandèrent les professeurs.

— Si.

— Montrez-la.

— A la condition que vous gardiez le secret !...

Le lendemain, toute la ville connaissait la seconde lettre.

Pour M. Bodoin, la gloire était complète. Certainement s'il était mort à ce moment, on lui eût élevé d'enthousiasme un monument sur la plus belle place de la ville. Mais il préféra continuer de vivre.

On annonçait que le ministre de l'instruction publique allait venir inaugurer le nouveau préau de gymnastique du lycée; peut-être celui-ci, adroitement renseigné, lui ferait-il la surprise d'une décoration?

M. Bodoin fut désigné pour prononcer le discours de réception. Honneur rare! Privilège précieux! Avec quelle ardeur il prépara sa harangue officielle!

Hélas! le matin même de la cérémonie, voici la lettre qu'il reçut:

"Cher ami,

"Le moment est venu où la Belle Ténébreuse peut se faire connaître. Je m'appelle Katherine. Je suis la vieille servante que vous avez mise à la porte il y a six mois, parce que vous la trouviez trop laide. Je n'ai jamais cessé de vous aimer. Dites-moi que je peux reprendre mon service chez vous et je serai la plus heureuse des femmes. Je vous en supplie, ne me refusez pas. Songez que vous me devez les satisfactions les plus hautes de votre orgueil...

M. Bodoin ne lut pas davantage. En morceaux très menus, il arracha la lettre. Personne ne devait jamais savoir la vérité. A ce prix seulement existait son prestige.

Quand on lui demanda plus tard :

— En somme, vous n'avez jamais su le nom de la Belle Ténébreuse?...

Il prit l'habitude de répondre :

— Si!... J'ai su !... Il s'agissait d'une grande dame russe, qui est aujourd'hui installée en Amérique...

Albert ACREMANT.

——— o ———

Impertinence

— Je suis désolée, cher monsieur, de n'avoir pu vous recevoir hier : J'étais au bain.

— Je vous en prie, madame, ne vous excusez pas : je sais par expérience qu'on doit se laver de temps en temps !

* * *

La vraie raison

Le dîneur.—Je voudrais être venu huit jours plus tôt dans votre restaurant!

Le patron souriant.—Oh, monsieur, vous me flattez!

Le dîneur.—C'est que, voyez-vous, votre poisson aurait peut-être été encore frais!

* * *

Distraction

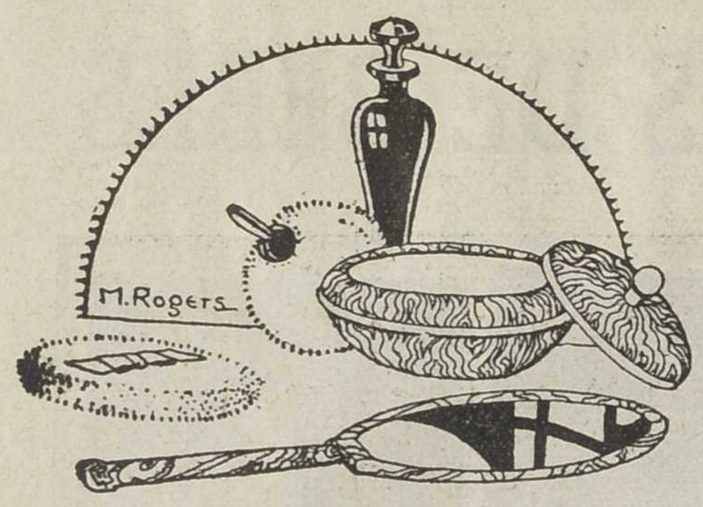
— Et maintenant, cela vous va-t-il ?

— Heu! coiffeur, vous me les avez coupés trop courts, rallongez-les-moi un peu !

NOTRE GRAND CONCOURS DE BEBES



1—Laurette Racette, 2 ans.
2—Marcel Moreau, 10 mois.
3—Rolland Verdon, 3 ans.
4—Françoise Tremblay, 22 mois.
5—A. Jalbert.
6—Fernande Bergeron, 20 mois.
7—Guy Choquette, 5 ans.
8—Marcel Raymond, 20 mois.
9—Simonne Chantelois, 3 ans.
10—Paul Corbeil, 4 ans.
11—Rosaire Duval.
12—Roger Paquette, 2 ans.
13—Jean Gauthier, 2 ans, 6 mois.
14—Roland Rouillard, 13 mois.
15—Maurice Robillard, 8 mois.
16—René Ross, 18 mois.
17—Guy Lamoureux, 6 mois.
18—Cécile Brodeur, 11 mois.
19—Mandoza Rivet.
20—Yvette Richer.
21—Thérèse Marcil, 4 ans.



La femme devant le miroir

Secrets et recettes de beauté



SOINS DES ONGLES

On devra se procurer soit une pince pour les couper, soit des ciseaux un peu courts.

Une autre paire de petits ciseaux recourbés.

Une lime à ongles en acier.

Une lime en ivoire.

Un polissoir.

Un morceau de peau.

De la poudre à briller.

De la pommade rose.

Une pierre ponce.

Nous parlerons d'abord des soins journaliers qui consistent, après s'être lavé les mains et soigneusement curé les ongles avec la lime d'acier, à repousser, avec le côté plat de la lime d'ivoire, la peau jusqu'à la racine des ongles puis à les enduire de pommade, d'un peu de poudre et à les frotter avec la peau d'abord, le polissoir ensuite.

Toutes ces petites opérations, réunies, ne demandent que deux ou trois minutes chaque jour.

Toutes les semaines il faudra tailler les ongles, c'est-à-dire les maintenir à la longueur voulue, en tranchant leur extrémité et les égalisant ensuite avec la lime, de façon à ce qu'ils aient cette forme allongée qui est très prisée et fait paraître les doigts plus effilés.

Ceci fait on mettra dans un bol de l'eau chaude, additionnée de deux gouttes d'ammoniaque et d'un petit morceau de savon et on y trempera les mains pendant sept à huit minutes.

Ensuite, avec la lime d'ivoire, on repoussera la peau vers la racine des ongles, en ayant soin de couper avec les ciseaux recourbés, les petites peaux qui viendraient détruire la netteté de la ligne.

Très légèrement, de façon à ne pas toucher l'ongle, on passera la pierre ponce sur cette partie du doigt.

Si la peau adhérait à l'ongle d'une façon disgracieuse, il faudrait l'en détacher avec le bout pointu de la lime d'ivoire et la couper délicatement avec les ciseaux recourbés; bien niveler à la pierre ponce.

On prendra ensuite un linge fin; on en mouillera un coin dont on s'enveloppera le pouce, et, avec l'ongle du pouce, on repoussera la chair, qui doit former bourrelet et on frottera les bribes des petites peaux qui doivent disparaître.

Bien sécher les ongles.

On les enduira de la pommade rose en prenant soin de respecter la ligne blanche d'en haut; on l'étendra avec le morceau de peau: bien régulièrement et on attendra deux ou trois minutes, jusqu'au moment où elle sera sèche.

Du bout du doigt, on prendra un peu de poudre, qu'on déposera sur chaque ongle et on frottera avec le polissoir, jusqu'au moment où l'on obtiendra un beau brillant.

Tache des ongles

Il arrive parfois que les ongles se recouvrent d'une quantité de petites taches blanches, sur l'origine desquelles on n'est pas d'accord; les uns prétendent que c'est un accident tout à fait local; d'autres assurent qu'elles viennent d'un état de santé particulier.

Il serait possible que les deux parties fussent dans le vrai .

Mais le second cas ressortant du domaine de la médecine, nous n'examinerons que le premier, c'est-à-dire la maladie des ongles, qu'on guérit très souvent avec des badigeonnages de la mixture suivante :

Deux grammes ammoniaque.

Six grammes vinaigre.

4 grammes gros sel.

Faire chauffer et toucher deux fois par jour les taches avec un pinceau.

Accessoires de Barbiers, Coiffeurs
Salons de Beauté

Parfumerie
ALBERT
BELLEFONTAINE

Téléphone: Lancaster 1108-1109

1670 St-Denis

MONTREAL



Fabricants du célèbre Parfum

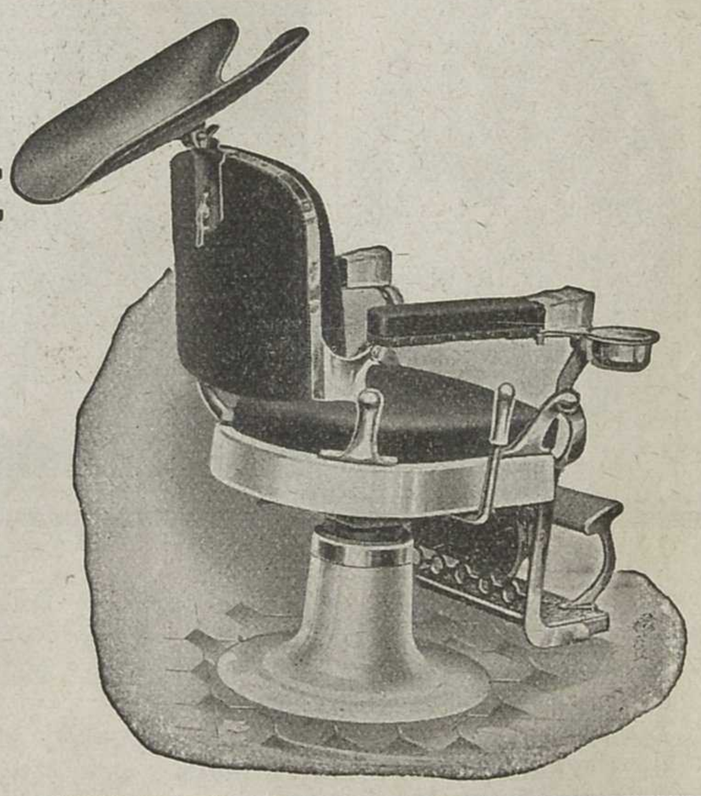
ROSE DES ALPES

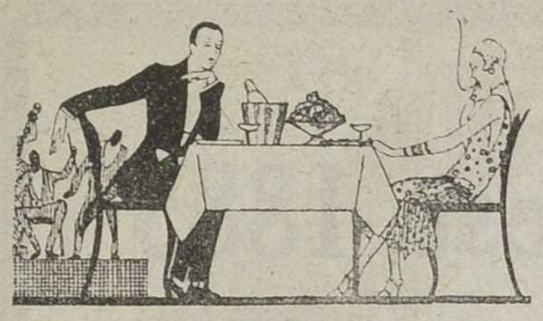
Un bouquet dans chaque goutte

NOUVELLE CREATION

"Je t'aime"

Le parfum que vous aimerez
Aussi charmant que son nom





Ce que l'on doit savoir



LE BON TON DE NOS JOURS

J'ai une amie qui, presque chaque fois qu'elle offre à dîner, trouve le moyen de froisser l'un de ses invités. Oh ! sans le vouloir, certes, mais faute d'avoir su prendre une décision en temps voulu.

Voilà, généralement, comment la chose se passe.

Elle élabore la liste exacte des amis qu'elle souhaite réunir, puis elle attend... Elle attend d'être à quatre ou cinq jours, tout au plus, de la date choisie pour lancer ses invitations. Si elle reçoit une ou deux lettres d'excuses, elle cherche d'autres noms et expédie, en dernière heure, d'autres invitations en vue de remplacer les défaillants.

Ceux qui sont ainsi priés si tardivement croient, tout d'abord, que la réception a été décidée à la dernière minute et ils acceptent; mais si, au hasard de la conversation ils apprennent que leur voisine fut prévenue beaucoup plus tôt ils comprennent tout de suite qu'ils sont là, en remplacement. Vous devinez, alors, la figure qu'ils font... Un homme passera encore là-dessus, mais une femme ne vous pardonnera pas.

Mettez-vous, madame, à sa place... Aimeriez-vous être traitée ainsi? Non, n'est-ce pas ? Alors, évitez de commettre pareil impair.

Au surplus, quoi de plus simple.

Vous savez bien, à l'avance, quand vous souhaitez réunir des amis à votre table. Dès lors, n'attendez pas pour en faire la liste, prenez la précaution d'ajouter un ou deux noms de plus afin de parer aux abstentions et, aussitôt votre choix terminé, adressez vos invitations.

Vos invités seront, je l'espère, assez au courant des coutumes mondaines pour savoir, comme vous le savez vous-même, qu'ils doivent répondre aussi promptement que possible.

Vous serez donc ainsi fixée assez tôt pour prévenir, le cas échéant, une personne non portée sur la première liste, sans courir le risque de la vexer. Et si, par aventure, au dernier moment, un de vos invités est mis en demeure de se récuser, ne cherchez pas à le remplacer, sauf par un ami tout à fait intime qui ne saurait s'offusquer de voir que vous avez compté sur lui... pour vous rendre un service. Car c'est ainsi, alors, que vous présenterez votre invitation.

Jadis, il était de bon ton d'arriver, avec une bonne demi-heure d'avance sur l'heure fixée, dans la maison où vous deviez déjeuner ou dîner. Vous gêneriez, aujourd'hui, terriblement la maîtresse de maison s'il vous prenait l'idée d'appliquer ces coutumes désuètes.

Comment voulez-vous qu'avec les mille choses dont elle doit s'occuper, actuellement, elle puisse trouver le moyen d'être en avance sur son horaire? N'en avez-vous pas fait, par vous-même, l'expérience? Et n'est-ce pas au prix de bien des efforts que vous avez pu être prête une dizaine de minutes plus tôt pour vous trouver au salon, lorsque le premier de vos invités arriverait?

Car vous savez bien qu'une fois là, il ne vous sera pas possible de vous évader, ne serait-ce qu'une minute, pour vérifier ceci ou cela. Vous appartenez, dès ce moment, totalement à vos invités et, si vous avez un ordre à donner, vous vous acquitterez de ce soin sans quitter le salon, d'où vous sonnerez la domestique.

Vous serez là pour procéder, s'il y a lieu, aux présentations. Vous serez là pour prononcer la phrase qui fera naître une atmosphère de cordialité, de sympathie faute de quoi le meilleur repas semble fade.

Et même si l'un de vos invités se permettait ce que vous ne feriez jamais, je pense d'arriver en retard au point d'avoir compromis la saveur d'un mets, vous garderez le sourire... Votre sourire qui sera, d'un bout à l'autre du repas, le rayon de lumière de votre table...

SUZIE.

LA CULTURE PHYSIQUE ET LA FEMME

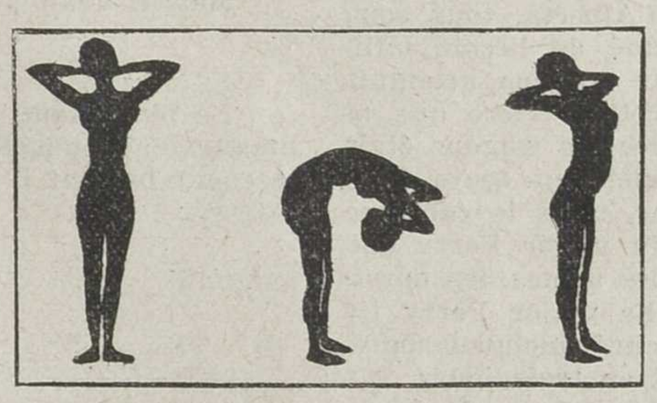
AYEZ DE BELLES EPAULES

Il ne les faut ni maigres, ni trop charnues. Un dos gras n'est pas plus joli qu'un dos osseux. Beaucoup de coquettes se décollettent généreusement, sans souci du modelé de leurs épaules. Il est pourtant facile d'être tout à fait charmante et de faire valoir la toilette que l'on porte par l'harmonie exquise d'un corps bien équilibré.

On corrige le décolleté aisément par des exercices spéciaux qui assouplissent et renforcent les muscles du cou et des épaules. Le trapèze, pour le bien nommer, travaillé avec une courageuse sagesse vous vaudra un dos impeccable, ainsi qu'une attitude gracieuse. L'exercice nécessaire ne demande qu'un peu de peine. Il se décompose en quatre temps.

"La position de départ" exige le corps droit, talons joints, pointes des pieds écartées. Les mains ouvertes à la nuque, les coudes élevés et maintenus très en arrière.

Premier temps. — Sans bouger les mains abaisser le corps en avant le plus bas possible.



Second temps. — Redresser lentement le corps et le ramener à la position de départ.

Troisième temps. — Fléchir en arrière le plus bas possible, toujours sans bouger les mains de la nuque et en maintenant les coudes levés très en arrière.

Quatrième temps. — Revenir à la position de départ. Les coudes maintenus très en arrière contractent les épaules; ce mouvement de friction est d'une action salutaire sur la graisse qu'il réduit, en développant à sa place le tissu musculaire.

Bien tendre les jambes et exécuter énergiquement l'exercice, quoique lentement et avec précision.

Répéter ce mouvement six fois pour débuter, ajouter deux flexions chaque jour pour arriver à douze fois.

DIANE.

Une page sanglante de notre Histoire

L'Insurrection du Nord-Ouest 1885

(Suite)

La troisième division fut alors dépêchée en toute hâte sur Calgary d'où une route conduit à Edmonton à 194 milles au Nord.

Près de Calgary demeurait un officier anglais qui après s'être distingué dans l'armée anglaise, était venu se fixer dans ces régions lointaines; cet officier était le major général Strange. C'est à lui qu'on confia le commandement de la troisième division.

Il reçut instruction de former un corps d'éclaireurs parmi les *cowboys* avant l'arrivée du 65me bataillon des Carabiniers Mont-Royal un régiment composé presque exclusivement de Canadiens-français.

En dépit de tous les efforts pour hâter le départ de cette division, les difficultés presque insurmontables qu'on rencontra dans l'organisation causèrent des retards, et même après l'arrivée du 92me bataillon de Winnipeg, le 17 avril, il s'écoula encore quelques jours avant le départ de la colonne.

A ce moment le lieutenant-colonel Ouimet, commandant du 65me, partit de Calgary pour revenir à Montréal où l'appelaient des affaires personnelles et la maladie. Ce voyage entrepris en plein milieu de la campagne donna lieu à beaucoup de commentaires et surexcita les esprits. Le ministre de la guerre fut interpellé à la Chambre à ce sujet et il répondit que le lieutenant-colonel Ouimet s'était absenté en vertu d'un congé du général Strange. Quelques jours après son arrivée à Montréal, il retourna prendre le commandement de son bataillon.

Le 92me avait à peine établi son camp que les colons établis le long de la route d'Edmonton commencèrent à arriver à Calgary. Le magasin du révérend M. Gaetz, à l'Orignal Rouge, fut pillé par les sauvages pendant que le propriétaire accompagné de ses fils conduisait sa famille à Calgary. Les magasins de Baker et Baylis, à la rivière Bataille furent aussi pillés mais personne ne fut molesté.

La mission de la colonne du général Strange était aussi de punir Gros-Ours et de secourir le Fort Pitt qu'on croyait alors en danger, bien qu'à cette date, on ne connût pas encore toute l'étendue du soulèvement dans ce district.

Un parti d'éclaireurs qui servait d'avant-garde à la colonne fut envoyé en avant avec l'ordre de s'emparer de la traverse de la rivière de l'Orignal Rouge et le matin du 19 un détachement composé de cinquante éclaireurs sous les ordres des capitaines Steele et Oswald, l'aile droite du 65ème, 160 hommes, commandés par le lieutenant-colonel Hughes, partit pour le nord sous les ordres du général Strange.

La route s'étend à travers la prairie, presque sans arbre, et quelques marais furent les seules difficultés que les soldats eurent à rencontrer sur leur chemin. Samedi, le 25, la première étape était heureusement franchie. Le détachement campa sur le bord de la rivière et une partie des wagons de transport furent renvoyés pour prêter assistance à la seconde colonne.

On traversa la rivière à gué sans difficulté le lendemain, et on continua à s'avancer à plus petites journées, à travers un pays plus accidenté.

Le 23 avril, la 2me colonne composée de l'aile gauche du 65me, de cinquante hommes de police à cheval avec un canon de neuf et de cinquante carabiniers à cheval d'Alberta, tous sous le commandement du major Perry, un gradué de l'école militaire de Kingston, se mit en marche. Cette colonne atteignit la rivière de l'Orignal Rouge le 28 avril; cette rivière que la première colonne avait pu traverser à gué avec ses wagons était devenue un torrent impétueux. On construisit en toute hâte un radeau et l'on essaya à le faire traverser, mais le cable se brisa et c'est grâce aux efforts désespérés du major Perry que le bateau improvisé sur lequel on avait mis les armes, les munitions, etc., a pu être arraché au courant. Le major Perry fit le dessin d'un bac et les soldats s'étant procuré quelques matériaux bruts, un bateau passable fut construit en trois jours.

Le 30, l'aile droite du 92me, le régiment de vétérans levé par le colonel Osborn Smith à Winnipeg, se mit en marche comme la 3me colonne de la division du général Strange. Le bataillon du lieutenant-colonel Smith était composé d'hommes d'élite qui se distinguèrent en se rendant à Edmonton en neuf jours de marche ou onze jours, en comptant les haltes

Le général Strange arriva avec l'aile droite du 65ème le 2 mai et il trouva toute la place en proie à la plus grande panique. Les Sauvages des environs ne firent pas de difficultés d'admettre qu'ils avaient reçu du tabac de Poundmaker et de Gros Ours, et le récit qu'on leur avait fait de la bataille de l'Anse au Poisson signifiait que les troupes avaient été complètement défaites et qu'un nombre inconnu de blancs avaient été massacrés.

(La suite au prochain numéro)

SON AMOUR

(Suite de la page trois)

— Oui, des mensonges ce commandement "ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement"... puisque petit père qui est chrétien et qui sait tout, ne s'en occupe pas !

Les deux époux très pâles soudain furent un moment sans répondre. Puis Marthe, avec une joie mêlée de crainte, vit Jean attirer l'enfant sur ses genoux et lui dire: "Mignonne, continue ta prière, petit père fera humblement ses Pâques cette année.

Oh ! l'élan de reconnaissance l'âme de Marthe eut vers Dieu, quel regard d'amour vers l'époux chrétiennement reconquis.

Jean tint parole. A Pâques, il s'agenouilla près de sa femme à la table sainte, et il sembla à Marthe que leur vrai mariage c'était "maintenant".

Son âme était tumultueuse d'alléluia.

Le miracle d'amour des lointaines croisades venait d'être égalé.

Emma GENDRON.

La vie romanesque d'Adolphe Menjou

(Suite de la page 17)

habit ! c'était facile à dire. Où diable allait-il pouvoir dénicher un habit sortable ? Il se souvint fort à propos que son logeur avait à peu près sa taille. Sans doute ce brave homme consentirait peut-être à lui prêter le sien, s'il en possédait un. N'avait-il pas comme garantie la bonne mine de son pensionnaire et la fameuse valise aux quinze pièces de théâtre ?

En diplomate habile, Menjou obtint de son logeur ce qu'il désirait :

— Mon avenir en dépend, lui avait-il dit. Et vous n'obligerez pas un ingrat, croyez-le !

— J'aimerais mieux, monsieur Menjou, l'argent de votre dernière quinzaine, avait répondu l'hôtelier.

Mais il avait prêté l'habit.

* * *

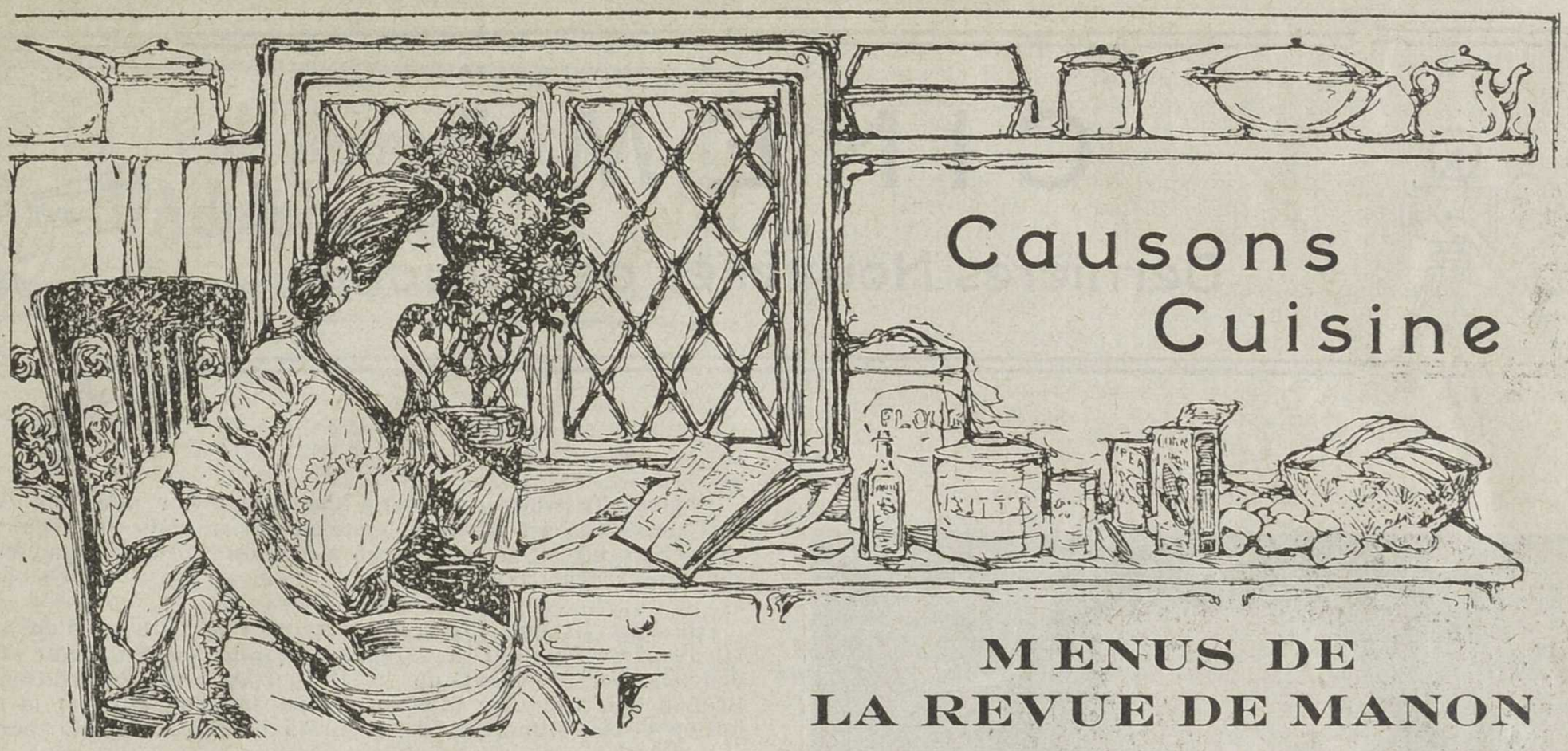
Le lendemain, Menjou se leva de bonne heure. Il s'apprêta longuement, endossa le fameux habit qui lui allait à merveille et le coeur battant il partit pour Brooklyn.

René STUDY.

(à suivre)

A NOS ABONNES

Nous prions ceux de nos abonnés qui doivent changer d'adresse, de bien vouloir nous en informer immédiatement, afin que nous puissions corriger notre liste et éviter toute erreur dans l'envoi de leur exemplaire, après le premier mai prochain.



MENUS DE LA REVUE DE MANON

MENUS D'AVRIL

DEJEUNER

Crépinettes de pieds de veau.
Raie au fromage.
Choux de Bruxelles sautés.
Pain perdu.

DINER

Soupe aux boulettes de pain.
Chou farci au maigre.
Galantine de lapin de garenne.
Salade.
Soufflé au chocolat.

Crépinettes de pieds de veau.

Prendre deux pieds de veaux cuits, encore chauds; en retirer tous les os puis laisser refroidir les chairs. Les couper alors en dés; y mêler un tiers du volume de champignons cuits, de jambon cuit et coupé en dés ou de desserte de viandes blanches rôties (veau ou volaille). Assaisonner légèrement. Faire une sauce brune un peu épaisse avec un roux mouillé de la cuisson des pieds; laisser réduire cette sauce; y mêler ensuite le mélange ci-dessus, donner deux bouillons, retirer du feu, puis laisser refroidir dans des plats creux en couches d'un doigt d'épaisseur. Il est bien de faire cette préparation la veille. En se refroidissant la sauce fait gelée. Couper alors des ovales dans cette sorte de gelée, recouvrez-les d'une couche de hachis de porc frais bien assaisonnée. Envelopper alors chaque partie dans un carré de crépine et faire griller pendant un quart d'heure à feu doux.

Raie au fromage

Cuire la raie ou le morceau de raie dans un court-bouillon au vinaigre. Faire bouillir, puis retirer sur le coin du feu: au moment de la préparation du plat remettre à cuire pendant une demi-heure. Egoutter la raie, en retirer toutes les arêtes et ranger les chairs par couches dans un plat beurré en arrosant chaque couche avec un peu de sauce béchamel, et saupoudrant avec du fromage de gruyère râpé. Faire gratiner au four et servir.

Soupe aux boulettes de pain

Prendre 125 grammes de mie de pain de cuisine; l'imbiber d'eau chaude, en retirer aussitôt l'humidité; la mettre dans une petite casserole avec un peu de bouillon : la broyer avec une fourchette et la cuire quelques minutes en la tournant de façon à obtenir une pâte consistante; retirer du feu, assaisonner avec sel, poivre, muscade râpée; ajouter 1 oeuf entier, 1 pincée de farine et 2 cuillerées de petits croûtons frits en dés. Prendre la pâte par petites parties; les rouler sur la table farinée et les faire pocher à l'eau salée, en donnant un seul bouillon au liquide. Tenir dix minutes sur le côté du feu. Les égoutter ensuite. Les mettre dans la soupière et verser dessus 2 litres de bouillon bouillant. Peut aussi se faire avec un bouillon maigre.

Tourte au chocolat

Travailler 125 grammes de beurre avec 125 grammes de sure en poudre, incorporer un oeuf entier et trois jaunes. Le tout étant mousseux y ajouter 125 grammes de chocolat épais et froid que l'on aura fait fondre au préalable dans un très petit peu d'eau. Ajouter ensuite 90 grammes de farine tamisée et les trois blancs battus en neige. Mettre ce mélange dans une tourtière dont le fond aura été beurré et garni d'un rond de papier également beurré. Il faut une heure de cuisson à four très doux. Démouler et recouvrir d'une crème anglaise à la vanille.

DEJEUNER

Oeufs à la Richelieu.
Beefsteaks au citron.
Pommes de terre sautées.
Pudding de semoule.

DINER

Potage aux poireaux et pommes de terre.
Epaule de mouton farcie.
Salsifis à la poulette.
Soufflé au chocolat.

Pudding de semoule

Faire cuire 85 grammes de semoule dans 3 décilitres de lait; y ajouter à peu près 40 grammes de sucre. Quand la semoule est cuite laissez refroidir, puis ajouter 30 grammes de raisins secs, 1 oeuf entier, 2 jaunes et 2 blancs battus en neige. Verser dans un moule beurré. Mettre à four moyen pendant une demi-heure. Servir recourvert de gelée de groseille fondue dans quelques cuillerées d'eau.

Beefsteaks au citron

Faire griller de petits beefsteaks coupés dans la tranche, le gîte à la noix, l'aiguillette, etc. Quand les beefsteaks sont cuits à point, au moment de les servir, les mettre dans un plat bien chaud dans lequel on aura mis un peu de beurre manié de persil haché; et sur chaque beefsteak verser un peu de très bonne huile de table dans laquelle on aura pressé le jus d'un quartier de citron. L'huile attendrit la viande, le citron excite l'appétit.

Epaule de mouton farcie

Désosser entièrement une épaule de mouton; l'étendre le plus possible; mettre dessus une farce de porc gras de l'épaisseur d'un demi-centimètre et sur cette farce, arranger des cornichons et du jambon coupés en filets. Remettre un peu de farce dessus pour les faire tenir. Rouler l'épaule, l'envelopper bien serrée dans un linge et la faire cuire avec un peu de bouillon ou d'eau, un bouquet de persil, ciboule, gousse d'ail, 3 colus de girofle, oignons, carottes, panais, sel, poivre. Couvrir et faire cuire lentement. La cuisson faite (au moins trois heures), dégraisser la sauce, la passer au tamis; la faire réduire si elle est trop longue, y ajouter un tout petit roux pour la lier; verser cette sauce sur l'épaule.

Oeufs à la Richelieu

Casser dans un plat 6 oeufs après avoir beurré le plat; il faut casser les oeufs sans les briser, comme pour des oeufs sur le plat. Mettre le plat au four. D'autre part, faire sauter au beurre de petites soucisses chipolata. Lorsque les oeufs sont cuits comme des oeufs sur le plat, les entourer d'un cordon de sauce tomate, puis ranger les saucisses autour. Servir bien chaud.

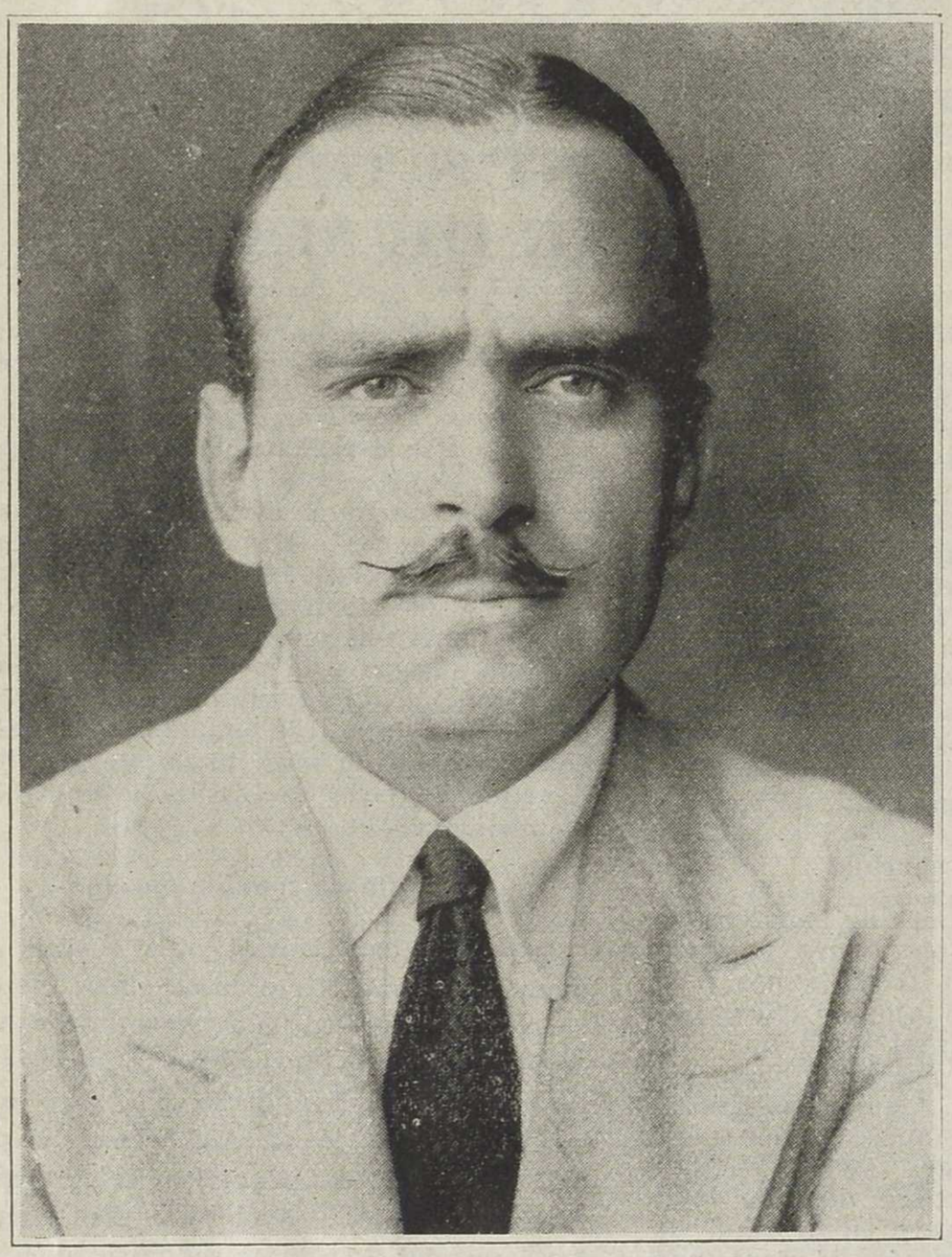
TANTE JEANNE.



CINÉMA

Dernières Nouvelles des Studios





Douglas Fairbanks
Sa plus récente photographie (United Artists Corporation)

La Compagnie F. B. O. vient d'engager le grand directeur Ralph Ince, pour une péricde de cinq années.

Le nom de la prochaine production de Douglas Fairbanks ne sera pas "Captain Cavalier" tel que déjà annoncé, mais celui de "The Gaucho", l'équivalent anglais de "The Cowboy". L'histoire est de Elton Thomas, l'auteur de "Black Pirate" et le scénario est de Lotta Woods. La direction de ce grand film a été confiée à F. Richard Jones.

La "première" de "Camille" (La Dame aux Camélias) sera donnée à New-York, au théâtre Globe, le 21 avril prochain. Voici la distribution de ce grand film: Norma Talmadge, Gilbert Roland, Maurice Costello, Harvey Clark, Alec. Francis, Helen Jerome Eddy, Rose Dionne, Lilian Tashman, Evelyn Selbie. On dit que Norma Talmadge sera toute une révélation dans le rôle si émotionnant de Marguerite Gauthier. Armand Duval est joué par Gilbert Roland, alors que Rose Dionne joue le rôle de Prudence. Les décors de cette superbe production sont d'une richesse inouïe, tout particulièrement le boudoir de Camille, ainsi que sa chambre à coucher. Le décor de la chambre de bain persane est de plus luxueux.

Norma Talmadge vient de choisir encore une fois comme partenaire Gilbert Roland, jeune acteur anglais qui vient de se révéler grand artiste de l'écran à côté de Norma Talmadge, dans son plus récent film, "Camille".

Herbert Brenon, le grand directeur de "Peter Pan" et de "Beau Geste", vient de signer un long contrat avec Joseph Schenck, le président de la United Artists Corporation. M. Brenon doit produire plusieurs films indépendants, et la distribution de ses films sera faite par la United Artists Corporation.

La première production de M. Brenon sera "Sorrell and Son" de Warwick Deeping, l'auteur du roman du même nom et qui cbtient en ce moment un immense succès. M. Schenck a acheté les droits exclusifs pour la production cinématographique de ce populaire roman.

Ralph Ince, le nouveau directeur de la Compagnie F. B. O., vient de commencer pour le compte de cette dernière "Not for Publication", dans laquelle il joue le premier rôle tout en dirigeant lui-même la production.

Samuel Goldwyn vient de choisir définitivement comme titre "The Magic Flame" pour le prochain film dans lequel doivent jouer les deux prncipaux rôles, Vilma Banky et Ronald Colman. Le scénario est tiré de la pièce de Rudolph Lothar, "King Harlequin". Le directeur de cette superbe production sera Henry King, qui a dirigé "Stella Dalla".



Patsy Ruth Miller (Warner Bros.)

La Vie Romanesque D'Adolphe Menjou

(2) (Suite)

Avant son départ du modeste hôtel de Cleveland, Menjou avait eu soin de placer côte à côte, dans sa valise, les manuscrits de ses fameuses pièces, quelques bouteilles de champagne, restes d'opulence de la cave paternelle, et force conserves de hareng salé pour les jours de gêne qu'il prévoyait inévitables.

— Avec une boîte de conserves, quelques onces de pain et un verre d'eau, on ne meurt pas de faim, mon garçon, lui avait dit philosophiquement sa mère !

Et, bercé par le mouvement du train, il s'endormit bientôt en rêvant aux ovations délirantes que lui faisait un public emballé, le soir de la première représentation de sa pièce, sur le grand théâtre de New-York.

*
* *

En arrivant à New-York, Menjou se tint le raisonnement suivant :

"Tu n'as, mon garçon, que quelques centaines de dollars en poche, plus les vivres de ta valise. C'est juste de quoi subsister deux mois. Il faut donc te débrouiller au plus vite et avant d'avoir une pièce en représentation, il est nécessaire de trouver au moins un petit bout de rôle dans un théâtre quelconque !"

Menjou descendit donc dans un hôtel à prix très modérés et, dès le lendemain, commença à battre le pavé. Au premier théâtre où il se présenta, on lui rit au nez, au second, on daigna le faire asseoir et on lui demanda ses références. Ses références ? Il n'avait pas pensé à cela. Lorsqu'il eut répondu qu'il était ancien élève de la "Culver Military Academy" et diplômé de la "Cornell University" on ne poursuivit pas plus avant l'interrogatoire et le régisseur le pria d'aller apprendre son métier.

Apprendre son métier, c'était plus facile à dire qu'à faire, surtout dans cette immense ville où il ne connaissait personne et où il commençait à se sentir si seul. Le lendemain, il fit une autre tentative, mais s'y prit d'une autre manière. L'après-midi, alors que le directeur du "New-York Theater" était à son bureau, il se fit froidement annoncer: Adolphe Menjou, auteur dramatique !

— Connais pas, dit le directeur à son garçon de bureau, faites entrer cet auteur dramatique.

Et le jeune Menjou, son paquet de manuscrits sous le bras, entra délibérérément dans le bureau du directeur.

— J'ai une quinzaine de pièces à vous soumettre, monsieur...

— Seulement !

— Il y a cinq comédies, deux drames, une tragédie en vers...

— Je vous en prie, inutile de continuer cette énumération. J'ai, moi, cent cinquante pièces dans mes cartons qui attendent d'être jouées, si vous pouvez attendre... revenez me voir dans quelques années.

*
* *

Menjou s'apercevait chaque jour davantage que son pécule diminuait et que les engagements même comme figurant étaient aussi rares que les directeurs de théâtre complaisants. Il avait fait une semaine dans un "Lyric" comme choriste et cela lui avait rapporté 18 dollars, mais quinze jours après, il était cette fois à bout de ressources. Le pécule, les dollars gagnés, les fameuses conserves de la valise, tout était disparu. Il ne lui fallait en aucune façon compter sur sa famille restée à Cleveland, car les affaires de l'hôtel étaient de moins en moins brillantes. Menjou prit une résolution héroïque: puisque la ville ne lui réussissait pas, il irait à la campagne. Souvent, il avait entendu dire que l'agriculture manquait de bras. Pourquoi n'irait-il pas offrir les siens à un fermier ? Il était jeune, robuste, courageux, il trouverait certainement de cette façon à gagner sa vie. Voilà pourquoi la semaine suivante, on pouvait voir Adolphe Menjou, ex-étudiant à l'Université de Cornell, auteur dramatique et acteur, menant paître les vaches d'une grande ferme de New-York Stade.

*
* *

Menjou détestait les vaches. Il trouvait ces ruminants bêtes et inintéressants. En louant ses services il avait été cependant entendu qu'il aurait la charge de traire deux des plus beaux échantillons du troupeau.

S'y prit-il mal ? Ou bien est-ce rancune de ces animaux? Toujours est-il que le premier essai de Menjou fut une véritable catastrophe. Il avait déjà recueilli auprès de la première vache une dizaine de litres de lait dans un seau lorsque, d'un coup de pied bien appliqué, la bête envoya le seau se promener à plusieurs mètres et Menjou s'étala les jambes en l'air.

Le fermier survint, furieux :

— Quel idiot, cria-t-il, vous savez autant traire les vaches que moi introduire des ambassadeurs ! Ça suffit, mon garçon, on vous réglera votre compte tout à l'heure et vous pourrez reprendre votre liberté.

Menjou ne se tint pas pour battu. Le métier de vacher ne lui avait pas réussi ! Qu'à cela ne tienne, il y avait dans la culture d'autres emplois qu'il pourrait peut-être remplir avec plus de facilités. Justement on était à la saison des foins, il offrit ses services pour faner et dans un village voisin de New-York-Stade, à Rhemebeck, on l'engaga pour une semaine.

*
* *

Faner, c'est retourner du foin tout en batifolant. En fanant, Menjou ne connut pas les graves mécomptes qu'il avait essuyés avec ses ennemies les vaches. Mais lorsque la saison fut terminée, il constata avec amertume que s'il avait pris joyeuse mine au grand air des champs, il n'avait pas en revanche, rempli beaucoup son porte-monnaie. Il était à peu près aussi riche qu'à son départ de New-York. Décidément, l'agriculture n'enrichissait guère son homme et ce n'était sans doute pas là encore la carrière idéale.

Il rentra à New-York. Il errait depuis deux jours dans les vastes avenues, en se demandant avec anxiété ce qu'il allait pouvoir faire pour vivre et en espérant toujours une heureuse "tuile" lorsqu'au coin de la 47e rue, il se trouva tout à coup en présence d'un camarade de "Cornell".

— Que fais-tu donc ici ? lui demanda ce dernier.

— Je voudrais bien, hélas ! y faire quelque chose !

— Tu es libre ?

— Tout ce qu'il y de plus libre et de plus démuni d'argent.

— Viens avec moi demain. Rendez-vous à huit heures à la porte du studio Vitagraph, à Brooklyn. Tu trouveras facilement, ça se voit comme les yeux dans le visage. Il y aura du travail pour toi. Ah ! j'oubliais : viens en habit. A demain !

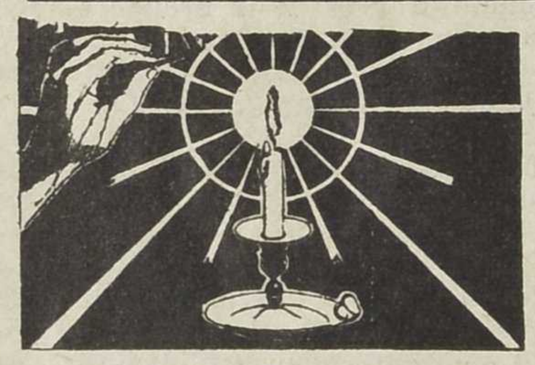
*
* *

En habit, demain, Studio Vitagraph ! Menjou se répétait ces trois mots l'après-midi, en prenant une tasse de thé avec des toasts dans un "free-lunch". Son premier repas d'ailleurs. En

(Suite à la page 14)



Adolphe Menjou
(Sa plus récente photographie)



Notre Roman Dramatique

L'HOMME QUI REVIENT DE LOIN

par Gaston Leroux



RESUME DES PRECEDENTS NUMEROS. — *Jacques Munda de la Bossière et sa jeune femme Fanny habitent une médiocre maison non loin du château d'André de la Bossière, frère de Jacques. Ayant perdu sa fortune dans des spéculations hasardeuses, Jacques occupe dans les usines de son frère la position de gérant. La jeune femme, habituée au grand luxe de naguère, tient rancune à son mari pour la gêne présente, quand le départ précipité d'André pour l'Amérique vient changer la vie du jeune ménage. En conséquence André laisse son frère* absolument maître *de tout son commerce jusqu'à son retour. C'est la fortune momentanée pour les jeunes époux ! Jacques va* lui-même *conduire André à la gare... et dès le lendemain s'installe en maître au château. — Cinq années se sont écoulées... André* reviendra-t-il ? Est-il vivant ? Peut-il revenir ? *Pourquoi est-il parti... pourquoi n'a-t-il jamais donné signe de vie... A-t-il été assassiné ? Par qui ? Toutes ces questions troublantes trouvent tour à tour leur réponse dramatique dans les événements qui se déroulent. La Providence se sert d'une faible femme, Marthe de St-Firmin, pour faire pénétrer la lumière au cœur même de la nuit.*

(4) (Suite)

Ah ! dormir ! dormir ! ne plus penser à ça !... Voyons ! est-ce que si... si Jacques avait ramené "ce qu'elle pense" dans la malle... et si la malle était vraiment dans la cave... est-ce qu'il retournerait là-bas ?... Mais il n'oserait plus y remettre les pieds !... Mais il passerait devant cette porte le moins souvent possible... mais il s'efforcerait de ne plus jamais penser à ce qu'il y a derrière cette porte... et, au contraire, il allait tranquillement, chercher du vin fin, quand rien ne l'y forçait, deux ou trois fois l'an !... Ainsi !... cinq heures...

Inouï!... Elle aura passé sa nuit à caresser cette imagination abominable !... Elle n'est pas digne de Jacques, non, non... Et aussi, elle a honte, "en tous cas, de sa faiblesse..." Le séjour aux colonies où il lui a été donné de voir martyriser d'une façon un peu excessive des domestiques indigènes qui avaient mal fait les commissions aurait dû l'habituer davantage à cette idée que la vie humaine — surtout la vie des autres — n'a qu'une valeur bien relative... Cependant — et cela devait la rassurer — si son Jacques dans ce temps-là a pu se montrer, "par raison" et pour faire des exemples, un peu cruel envers de misérables coolies, il n'en est pas moins un gentleman qui, rentré dans la vie civilisée, est incapable certainement d'oublier l'importance d'une existence aussi considérable que celle d'un frère aîné, même quand cette existence est gênante...

Six heures... la châtelaine se lève... Elle est hésitante...

Dans la lueur rose de la veilleuse, elle se regarde passer, timidement, si timidement, devant la grande psyché... Elle est vraiment charmante, Fanny, dans son déshabillé en mousseline de soie brodée qu'elle vient de passer à la hâte... et sous son bonichon de dentelle... Les fantômes qui se promènent cette nuit dans les couloirs du château de la Roseraie ne feraient point fuir tout le monde...

Celui-ci glisse, avec une légèreté bien gracieuse, sur ses mules de satin... Il traverse le boudoir, le cabinet de toilette, la salle de bain, ouvre tout doucement une porte, celle du cabinet de toilette de Jacques...

A la première lueur de l'aurore, là, sur une étagère, la première chose que Fanny aperçoit à côté du porte-cigarettes, du briquet et de la montre, c'est le trousseau de clefs...

Elle reçonnaît la clef de la cave parmi toutes les autres... Elle l'a eu si longtemps à sa disposition, là-bas, à Héron. Elle est là parmi quatre ou cinq de grandeur à peu près égale et d'autres plus petites, d'un travail plus raffiné...

Mais certainement, à moins de la chercher justement ce jour-là — événement bien problématique — Jacques ne s'apercevra point que cette clef lui manque...

Fanny la détache si délicieusement, en évitant le tintinnabulement, que le dormeur, à côté, ne s'éveillera pas.

Il dort toujours avec une si belle conscience !...

La porte est entr'ouverte; Fanny allonge la tête, gracieuse. Elle a la précieuse clef dans la longue dentelle de sa manche... Elle écoute... quelle admirable respiration régulière... quel rythme apaisé et apaisant. Ce souffle tranquille ne sera-t-il point une leçon pour la curieuse Fanny ? ne l'invitera-t-il point à remettre la clef à sa place ?....

Non... Elle veut savoir "ce qu'il a fait de la malle !..."

Et tout à coup, elle pense que cette clef ne lui suffit, point qu'il lui faut encore l'autre, celle du garage qui est en bas, dans le tiroir du bureau... du bureau fermé à clef !

Alors, elle s'affole !... Elle n'en sortira pas avec toutes ces clefs... car Jacques va s'éveiller certainement... et les domestiques doivent être déjà descendus... mais ils sont encore aux sous-sols... Cependant elle peut agir rapidement, entrer dans le cabinet et n'être point aperçue... et puis, après tout, elle a bien le droit d'aller dans le cabinet de travail de son mari...

Elle a repris le trousseau sur l'étagère et la voilà maintenant haletante sur le palier du grand escalier... Elle n'entend aucun bruit. Elle descend en courant.

La voilà dans le cabinet de travail obscur... elle va à tâtons au bureau... elle l'ouvre... Oh ! le tiroir... la clef du garage, l'énorme clef, où est-elle ?... Mon Dieu !... Où l'a-t-il mise ?... Dans cet autre tiroir peut-être?... Oui, elle la sent sous ses doigts... la voilà... Elle referme à clef le bureau... elle sort du cabinet... personne... elle remonte... on entend les domestiques qui ouvrent les volets de la salle à manger...

Enfin, elle ne rencontre personne... la voilà à nouveau dans le cabinet de toilette de son mari... de son mari qui dort toujours; elle dépose le trousseau sur l'étagère, à côté du porte-cigarette, du briquet et de la montre... et puis elle s'enfuit comme un voleuse.... court se rejeter dans son lit... avec les deux clefs... les deux clefs de la science du bien et du mal...

XIV

LA CAVE.

Ce jour-là était un dimanche. Il y eut une grande tournée de links au golfe de Sénart. Fanny s'arrangea pour n'être point de la partie et vers trois heures de l'après-midi, pénétra dans l'usine qui était à peu près abandonnée, ce jour-là...

La cour où s'élevait le bâtiment qu'ils avaient autrefois habité au-dessus du garage, était fort retirée et la jeune femme n'avait à craindre aucun regard indiscret.

Du reste, on ne pouvait guère s'étonner qu'elle pénétrât dans ce garage où

avaient été entassés des objets dont le besoin pouvait à nouveau se faire sentir.

Ce n'est pas sans une certaine émotion que la châtelaine de la Roseraie considéra un instant les fenêtres de l'appartement ou, pendant trois ans, Jacques et elle avaient vécu si modestement, traités comme de simples contremaîtres par le frère aîné. Elle n'avait point revu ces lieux depuis qu'ils en étaient partis. Son orgueil y avait trop souffert...

Elle poussa un soupir de détresse à l'idée qu'elle avait pu consentir à s'enfermer entre ces murs pendant trois longues années, sa jeunesse et sa flamboyante beauté... et, courageusement, elle s'approcha de la porte du garage, introduisit dans la serrure l'énorme clef, fit un effort qui meurtrit ses mains délicates et enfin, avec un grincement, la porte céda.

Vivement, elle se glissa dans le hangar et repuossa le lourd battant.

Elle fut entièrement dans le noir.

Elle avait prévu le cas, et tira de son sac une bougie et une boîte d'allumettes.

Les gestes étaient sûrs, un peu saccadés, mais braves.

Et la lumière fut.

Autour d'elle, c'était un véritable capharnaüm. Des caisses, des malles, des paniers, de vieux meubles, des fauteuils à trois pattes, de grands vases ébréchés surgissaient tour à tour de l'obscurité à la lueur vacillante de la flamme qu'elle promenait d'une main qui tremblait à peine.

A travers tout cet encombrement, elle se dirigeait vers le fond, à droite, tournant autour des choses quand il était nécessaire, les écartant au besoin, les reconnaissant au passage.

Ainsi revit-elle le pauvre ameublement de noyer de leur salle à manger, et, du même coup, le morne désespoir où Jacques la trouvait plongée, le soir, quand il rentrait du travail et qu'elle l'attendait, les deux coudes sur la table, sa pâle figure hostile entre ses deux mains frémissantes.

Elle ne répondait point à ses questions. Elle daignait parfois lever sur lui son regard, un regard qui en disait long sur le dédain qu'une jolie petite femme aux admirables cheveux rouges peut nourrir dans son coeur pour un mari qui laisse moisir un pareil chef-d'oeuvre au fond d'une cour d'usine de manchons à incandescence !

...Ah ! le lugubre et poussiéreux passé! Etait-il vraiment parti ?... pour toujours? Etait-il remisé à jamais?... Etait-il enterré plus bas, si bas dans la terre qu'elle ne le reverrait plus réapparaître! jamais ! jamais !...

Jacques lui disait bien que maintenant ils étaient riches... Allons donc! elle savait bien le contraire!... Il avait dépensé tout ce qui lui revenait dans les bénéfices depuis cinq ans !... Et elle se doutait bien de certaines choses... Enfin il avait agi en maître... en maître!... Quelle imprudence, n'est-ce pas, quand le vrai maître peut revenir d'un moment à l'autre !

Maintenant, la voilà devant la petite porte de la cave!... Elle s'est bien promis de ne pas avoir peur !... et elle vient d'ouvrir la petite porte de la cave, et elle a peur !... oui, cet escalier étroit, humide, glacé lui fait peur... et l'odeur horriblement fade qui monte de ce trou la fait hésiter... oh ! un instant ! là !... Fanny est une femme qui a plus de courage encore que de peur et aussi plus de curiosité...

Elle descend quelques marches... c'est la première fois qu'elle descend dans cette cave... Oh ! certes ! elle n'était pas une excellente ménagère!... Elle n'a jamais eu la prétention de passer pour un excellente ménagère, même dans le temps où il eût été bien naturel qu'elle s'occupât de sa cave !... Mais la cave c'était le domaine de Jacques... le domaine qu'il a si jalousement gardé depuis...

L'escalier tourne... tourne... Est-ce que la tête de Fanny ne tourne pas un peu, elle aussi !... Il lui semble qu'elle descend dans un tombeau !...

Et qu'est-ce donc qu'elle vient chercher ici, si ce n'est un tombeau ? Possible ! mais elle se heurte à des barriques...

La bougie projette des lueurs fantastiques sur ces énormes choses... Elle a l'audace néanmoins de se pencher sur certaines d'entres elles qui n'ont point forme de barriques, mais de caisses, "presque de malle !..."

Est-ce qu'elle croit vraiment qu'elle va retrouver la "malle abandonnée" entre une barrique et une caisse ?... Alors, qu'est-elle venue faire là ?...

Oui... qu'est-elle venue faire là ?... Tout à coup, ayant dépassé un mur, elle entre dans la lueur blême... Ici, on voit presque clair... à cause de ce carré de jour blafard qui entre par le soupirail... et elle souffle sa bougie, craignant que, de l'extérieur...

Justement, il lui a semblé qu'une ombre avait glissé le long du soupirail... Elle reste quelques instants, immobile, inquiète, regrettant d'être venue, trouvant sa conduite imprudente ou stupide...

Mais, ses yeux, peu à peu, se sont faits à la pénombre... ses yeux voient assez distinctement les murs aux carrés de maçonnerie dans lequel s'alignent les bouteilles selon les années et selon les vins... Jacques a toujours eu de l'ordre...

Maintenant, elle regarde le sol, ses yeux se fixent sur le sol... comme s'ils ne pouvaient pas s'en détacher...

Il y a, sur le sol de terre battue, une sorte de renflement là-bas qui ne lui paraît guère "naturel". Si c'était vraiment cela, est-ce qu'il aurait l'imprudence "de ne rien mettre dessus !..."

Oui, certainement, là où la chose se trouve, il a dû mettre des caisses dessus! peut-être là-bas, dans le coin, cet empilement de barriques vides et de vieilles caisses à charbon ?...

Elle ne va pas remuer tout ça, n'est-ce pas?... C'est à peine si elle ose remuer elle-même!... Allons! allons pourquoi est-elle venue?...

Et soudain, elle pousse un cri terrible.

Elle a entendu remuer derrière elle.

Elle se retourne avec horreur:

"Qu'est-ce que tu fais là?..."

C'est Jacques qui follement lui étreint les mains, lui brise les poignets et qui répète avec rage:

"Qu'est-ce que tu fais là?... qu'est-ce que tu fais là?...

— Jacques, Jacques! supplie-t-elle... mais l'autre continue, farouche, lui brûlant la figure de son souffle qui halète:

— Tu es venue pour **le** voir, dis!... petite curieuse!..."

Et il ricane atrocement... sa fureur le transporte... Fanny a soudain la terreur qu'il la tue, là, dans la nuit de cette cave et qu'il jette son cadavre à côté de l'autre.

"Mon Jacques!... Mon Jacques!..."

Il ne l'entend pas! Il continue dans son accès de démence:

"Tu ne pouvais pas te passer de le voir, hein?... Ca été plus fort que toi!... J'ai vu naître ton désir dans tes yeux!... Me prends-tu pour un aveugle ou pour un idiot?... Depuis que la folle a prononcé le mot "automobile", l'autre soir... j'ai suivi, j'ai deviné toutes tes pensées... Je savais que tu voudrais voir, voir... voir où est passée la malle!... Il n'y a que toi qui avais reconnu la malle et tu aurais pu l'oublier!... Mais tu ne sais pas oublier... pauvre insensée!... pas plus que tu n'as su résister au désir de venir la voir!...

"Eh bien! tiens! ajouta-t-il en la lâchant tout à coup, tu vas être satisfaite!...

— Qu'est-ce que tu fais! Jacques! Qu'est-ce que tu fais!...

— Je vais te la montrer, la malle!...

— Tais-toi! Oh! tais-toi!...

— Et après, tu me ficheras la paix!... Hein?... Tu ne reviendra plus ici!...

— Mon Jacques! Je t'en supplie!...

— Tu vas la voir, je te dis!..."

Et le voilà qui, dans un coin, saisit une pioche qu'il dresse d'un geste terrible au-dessus de sa tête... Fanny, au comble de l'horreur, tombe à genoux, car, en vérité, on ne saurait dire si cet homme va frapper cette femme ou frapper la terre!...

Soudain la pioche retombe... Jacques saisit le bras de Fanny...

"Silence!... ordonne-t-il... Des pas dans la cour..."

En effet, des pas qui se traînent, approchent, glissent là-haut, contre le mur... ils passent, chaussés de galoches, devant le soupirail... ils s'éloignent, ils s'arrêtent... et puis, il leur semble qu'ils entrent dans le garage...

Jacques commande à Fanny, plus morte que vive: "Reste ici!" et il s'avance à tâtons, vers l'escalier...

Tout coup, au haut de l'escalier, on crie:

"Qui est là?..."

Et Jacques répond:

"C'est moi, mon brave Ferrand!... Je suis venu chercher quelques bouteilles...

— Ah bien, monsieur! répond la voix du gardien, là-haut...ça m'étonnait aussi que la porte du garage, qui est toujours fermée à clef... Vous n'avez pas besoin que je vous aide, monsieur ?

— Non! Non! mon ami, continuez votre ronde!...

— A votre service, monsieur!..."

Et l'homme s'en alla...

Quand le bruit de ses pas eut traversé la cour, Jacques dit à Fanny:

"Tu vois à quoi tu nous exposes!... Tu n'avais même pas fermé la porte derrière toi et tu avais emporté la clef avec toi et cette porte ne ferme bien qu'à clef!... Il serait venu dix minutes plus tard, j'aurais pu lui montrer, à lui aussi, ce que tu désires tant voir!..."

Elle n'a de force que pour râler: "Allons-nous-en! Allons-nous-en!"...

"Attends donc que nous soyons sûrement délivrés de sa présence... Inutile qu'il nous voie sortir tous les deux d'ici..."

Et ils restèrent encore quelques minutes sans plus se dire un mot, dans cette cave-tombeau. On entendait les dents de Fanny qui s'entrechoquaient. Enfin il dit:

"Viens, maintenant! Prends ma main!... *si tu veux encore prendre ma main!...*"

Elle ne répondit pas à cela. Elle dit:

"J'ai apporté une bougie!...

— Eh bien! allume, pourquoi l'as-tu soufflée! Tu trouves naturel que l'on descende sans lumière dans une cave?"

Elle ne répondit pas, essaya d'allumer, mais elle y mettait trop de temps. Il lui prit brusquement des mains. Et il marcha devant. Elle suivit, terrifiée. Quand ils furent sortis du hangar et qu'il eut fort tranquillement et fort posément fermé la porte, il la regarda:

"Je ne puis vous ramener au château, dit-il avec une figure pareille?... Montons un instant là-haut!... ça nous rappellera le bon temps!..."

Et il la poussa dans le couloir sombre qui conduisait à l'appartement abandonné du premier. Elle n'y pénétra point sans un frisson.

L'homme savait bien ce qu'il faisait en ramenant dans ce cadre lugubre cette femme qui ne pouvait se passer de luxe.

Dans cette pièce qui avait été la salle à manger, dont les papiers décollés pendaient lamentablement aux murs, on avait laissé une table en bois blanc et quelques chaises de paille. Il la pria de s'asseoir et lui demanda la permission d'allumer une cigarette. Il en tira quelques bouffées, regarda un instant au dehors, puis vint s'asseoir, la face dure, devant la table.

Il essayait de la dévisager, mais elle était allée s'affaler dans un coin d'ombre, et elle ne bougeait pas plus qu'une morte.

XV

LE RECIT DE CAIN.

Alors il parla:

"C'est pour vous que je l'ai tué!...

Et il attendit.

Mais elle n'eut pas une protestation. Elle n'avait même pas tressailli. fait un geste. Sans doute, elle aussi, elle attendait...

Alors il reprit:

"J'aurais voulu que vous l'ignoriez toujours, pour vous éviter l'ennui de ces tristes pensées qui viennent , par instants, assaillir un assassin!.... Et il ajouta, d'une voix très sèche, *car elles viennent!...*

Il jeta nerveusement sa cigarette. Nouveau silence. Puis:

"Voici comment les choses se sont passées: Vous aviez dû remarquer qu'André, au moment de monter avec moi en automobile, était infiniment plus calme que lorsqu'il venu nous trouver après le dîner. Et vous allez savoir pourquoi. *Il pensait déjà à ne plus partir!...* Nous n'étions pas arrivés à Paris qu'il était décidé à rester!

"— Pourvu qu'on me croie parti, me dit-il, c'est tout ce qu'il me faut ! J'ai réfléchi. Je vais faire le simulacre du départ, mais je reviendrai sans que l'on n'en sache rien !... et quand j'aurai fait ce que je dois faire, je me moque de tout... et il ajouta: Je saurai bien me défendre tout seul !

"— Tu es donc menacé ? lui demandai je.

"— Moi... je m'en fiche !... et il ajouta immédiatement: pardonne-moi de te parler par énigme et n'essaie pas de comprendre. Au fond, c'est très simple, mais le secret ne m'appartient pas !

"Je n'insistai pas et je pensais à quelque histoire de femme. Je vous avoue que, dans le moment, je ne souponnai point une seconde que ce fût pour cette petite Marthe qu'il avait consenti à s'expatrier d'une façon aussi brutale... ce n'est que plus tard que l'idée m'en vint... Enfin, ce que nous savons aujourd'hui éclaire tout à fait les paroles d'André. En somme, il revenait pour la sauver, elle, des griffes de son mari et dès qu'il aurait réussi à la mettre à l'abri, il se moquerait de ce que pourrait faire le Saint-Firmin !...

"Mais tout ceci ne m'occupait guère; je ne voyais qu'une chose, moi, c'est qu'il ne partait pas !... et que, dans quelques semaines, au plus, l'ancienne vie allait reprendre pour tout le monde à Héron et au château !... Or, cette vie-là, vous l'avez connue !... Moi aussi !... Les murs de cette salle pourraient en dire long... Vous commenciez à ne plus m'aimer, Fanny, et moi je vous aimais toujours !..."

Il respira, attendit encore... Mais Fanny resta muette.

"— Alors, nous n'allons plus à Paris ? demandai-je brutalement à André, comprimant à grande peine la rage qui bouillonnait en moi.

"— Mais si ! mais si ! me répondit-il. Dans le programme, rien, apparemment, n'est changé !... Nous allons à Paris, je passe prendre quelques papiers dans mon appartement de la rue d'Assas et tu me conduis à la gare du quai d'Orsay où je prends mon billet pour Bordeaux. Nous nous disons ostensiblement adieu. Je monte dans le train. Tu remontes dans ton auto et tu viens m'attendre à la gare d'Austerlitz; c'est simple.

"— Très simple, fis je, mais la malle ?

"— Ah ! c'est vrai, la malle !... Diable ! je n'avais pas pensé à la malle !... Eh bien, écoute, on ne la voit pas la malle sous sa bâche... à cette heure matinale aucun facteur ne se précipitera pour la faire enregistrer.. Du reste, je descendrai rapidement comme si je n'avais d'autres bagages que le sac que je porte à la main !...

"— C'est comme tu voudras ! fis-je...

"— Ça n'a aucune importance la malle, ajouta-t-il encore... L'important est que l'on me croie parti, moi, voilà tout !... et que, pendant quelque temps, je ne me montre pas...

"Il resta, là dessus, plongé quelques instants dans ses réflexions, puis il se mit à me parler des affaires de l'usine, mais je ne l'écoutais plus... Nous arrivâmes à Paris et suivîmes le programme qu'il avait tracé, de point en point. Après l'avoir quitté sur le quai de la gare d'Orsay, j'allai l'attendre à la gare d'Austerlitz. Je ne pensais plus. J'agissais mécaniquement. J'étais abruti.

"Je le vis bientôt apparaître. Il vint se placer à côté de moi et nous voilà repartis dans le petit jour commençant. Il me fit faire un détour immense, nous nous trouvâmes dans la forêt. Je devais le laisser non loin de Ris-Orangis. De plus en plus j'étais atterré... vraiment anéanti... je me demandais comment je ferais pour vous annoncer la chose en rentrant.. je vous voyais... je vous entendais... je vous devinais... je savais que s'il n'y avait pas eu le petit Jacques, vous seriez partie depuis longtemps... et André ne me parlait plus que de ses affaires, m'entretenait des commandes qui était arrivées la veille, de certaines circulaires à expédier aux succursales de province... J'étais déjà redevenu l'employé. Il ne s'agissait plus de me mettre à la tête de l'usine... Enfin, il me dit:

"— Gardez en ce moment votre appartement de Héron.. je crois que tout finira par s'arranger... j'ai eu tort de m'affoler !

"Bref, tout s'écroulait autour de moi... et je conduisais la voiture à une allure vertigineuse comme si j'eusse voulu créer une catastrophe qui, celle-là, eût tout terminé.

"Une haine soudaine, terrible, montait en moi contre cet homme qui ne se dou-

tait du désespoir où son irrésolution m'avait réduit...

"— Mais tu vas nous tuer ! s'écria-t il tout à coup, en s'apercevant enfin de la marche insensée de la voiture, et il me mit la main sur le bras, car un tronc d'arbre encombrait le chemin. Pour l'éviter, je donnai un coup brusque au volant. Nous fîmes une embardée effrayante; je rétablis cependant l'équilibre, mais au même instant, un pneu crevait.

"Il jura et nous nous mîmes hâtivement à la besogne. Quand je me relevai, André était encore à genoux sur la route, la tête penchée sur l'essieu, considérant de près la roue amovible. J'avais à la main, moi, la lourde manivelle dont on se sert dans ces occasions.

"Que s'est-il passé en moi ?.. Je pensais à vous... Je ne pensais pas à tuer cet homme... du moins je n'y pensais pas une seconde auparavant... Ce fut plus fort que moi. Je frappai à la tempe, un coup terrible.

"Vous entendez ? A la tempe !... et vous pouvez mesurer l'émotion dont je fus saisis en entendant, l'autre soir, cette folle de Marthe parler de la blessure à la tempe de son fantôme !... Une blessure qui saignait toujours depuis cinq ans ! .. C'est ce qui me rassura et je songeai avec sang froid que dans toutes les histoires d'imagination, dans les contes populaires comme certainement dans la propre imagination de cette malheureuse, les assassinés apparaissent plus facilement à la tempe !... C'est la blessure classique, surtout si elle doit continuer à saigner pendant des années sur la figure d'un fantôme, d'un fantôme... qui traîne derrière lui, en marchant, un bruit de chaînes... Cette Marthe, cette Marthe, avec toutes ses stupidités, ne saura jamais, il faut l'espérer, comme elle a fait bondir mon cœur !... et puis l'histoire de l'automobile !... Ah celle-là !... Vous me pardonnerez, maintenant, Fanny, d'avoir dépareillé le service de Bohême ? Alors, carrément, j'ai cru qu'elle me soupçonnait ! que c'était pour moi quelle parlait, et carrément, j'en ai pris mon parti, j'ai été assez brave pour dire ce que j'en pensais au docteur .. qui, depuis... m'a rassuré... Marthe croit à l'assassinat d'André par son mari !... Ça me soulage, certes ! mais entre nous, je préférerais qu'elle ne crût pas à l'assassinat du tout! car c'est affreux, entendez-vous, Fanny!... d'entendre tout le temps parler d'un assassinat d'un homme que l'on a tué ! Et pourtant je ne suis point pusillanime !... si peu pusillanimé, vous allez voir !... Donc, j'avais tué mon frère... je voyais son corps étendu à mes pieds sur la route Le sang coulait de sa blessure, j'avais horreur de ce que j'avais fait.

"*Mais c'était fait ! et maintenant il fallait que ce fût bien fait !* Vous avez pu juger plusieurs fois que je suis un homme de décision. J'eus le courage de constater froidement, l'oreille sur la poitrine, que mon frère était bien mort.

"Qu'est-ce que j'allais faire du cadavre ?... Où allais-je le transporter ?... D'abord, je le tirai dans un taillis près de l'auto; ainsi, il était caché de ceux qui pourraient passer, dans l'instant, sur la route. Il fallait faire vite !... J'eus l'idée de le porter dans l'auto et d'aller le jeter, fortement lesté, pour qu'il ne remontât pas, en Seine...

"Dans ce but, je lui bandai fortement le front avec un mouchoir, à cause du sang, et rabaissai la casquette sur la blessure. En somme, le crâne fracassé laisserait peu échapper de sang, mais, vous comprenez, j'avais peur des taches !

"Ceci fait, je le tirai jusqu'à l'auto. Où le mettre ?... Tout à coup, l'idée de la malle surgit en moi, comme une flamme.

"Il y avait là une malle qui, logiquement, devait disparaître avec son propriétaire. Eh bien ! il fallait mettre le cadavre dans la malle et faire disparaître la malle.

"La malle était fermée à clef. Je fouillai André, lui pris ses clefs, et j'ouvris la malle. Celle-ci était pleine. Je la vidai à moitié de ses vêtements et de son linge que je portai à l'intérieur de l'auto et sur lesquels je jetai une couverture. J'introduisis le corps dans la malle avec une adresse et une force dont je me serais cru incapable.

"Je voulais profiter des derniers voiles de la matinée, des brumes qui, heureusement, enveloppaient ma sinistre besogne. Quand je l'eus caché dans la malle, je rabattis le couvercle *et refermai la malle à clef pour toujours !...*

"Puis je rabattis la bâche sur le tout !... Après quoi, j'examinai minutieusement mes vêtements et l'auto et fis disparaître quelques traces de sang qui se trouvaient sur la manivelle... et je repris ma place au volant.

"J'étais déjà plus tranquille, plus calme !... J'avais du temps pour songer à ce que j'allais faire du cadavre !... car déjà j'avais repoussé l'idée du plongeon en Seine comme devant donner un résultat trop aléatoire...

"Il fallait enfouir cette malle dans un endroit où personne n'irait la chercher !... et tout à coup, j'ai pensé à ma cave dans laquelle personne ne descendait jamais, que moi!...

"Dès lors, tout m'apparut avec une simplicité triomphante... J'arriverais avec l'auto. Si le chauffeur était au garage, je le prierais d'aller me faire une course urgente, je m'occuperais seul de la voiture, je monterais rapidement chercher la clef de la cave et je redescendrais au garage; je tirerais la malle à moi et la traînerais jusque dans la cave ainsi que les effets supplémentaires. Là, garé de toute surprise, j'avais tout loisir de venir enterrer mon mort et son linge aux heures que je jugerais le plus propices.

"Quand cette imagination que je réalisai ensuite exactment se fut déroulée dans tous ses détails dans mon cerveau en feu, je devins calme... extrêmement calme comme un instant auparavant j'avais été accablé par l'horreur de mon crime!...

"C'était fini!... André était parti!... Et il ne reviendrait plus!... Et toi!... toi!... toi!... car c'est pour toi... Fanny... pour toi...alors, pourquoi ne me répons-tu pas?... Pourquoi restes-tu dans ton coin d'ombre comme une pierre?... Tu sais tout!... Parle-moi!... Récompense-moi!... J'en ai besoin, tu sais!... car je te jure!... je te jure qu'il y a des jours où il me faut chasser le souvenir à grands coups de joie, ou à coups de travail, comme on chasse une bête dangereuse à coups de fouet pour n'en être pas dévoré!...

— Cela s'appelle le remords, mon ami!"

Elle était devant lui et lui tendait ses lèvres. Il l'embrassa à l'étouffer.

Elle demandait grâce.

"Prenez garde! Prenez garde! *darling!*... Vous me dévorez comme le remords! Je vous aimerais encore un peu plus, oui, vraiment, encore un peu plus, si vous aviez moins de remords!... Mais allons-nous-en!... Sauvons-nous, mon ami!... loin de cette maison, de cet appartement... Avez-vous vu dans le garage, l'horrible chose!... horrible, en vérité!...

— Quoi donc? demanda-t-il stupéfait...

— Je veux parler, vous savez bien, *darling*, de ce mobilier de salle à manger en noyer ciré..."

XVI

LA PETITE MAISON DU BORD DE L'EAU

Le lendemain, vers la fin de l'après-midi, M. et Mme de la Bossière s'en furent vers la petite maison du bord de l'eau.

Fanny avait promis une visite à Marthe et Jacques avait jugé charitable et peut-être utile d'accompagner sa femme.

Certes, il se fût très bien passé des imaginations de la malade, mais du moment qu'elles visaient catégoriquement le vieux Saint-Firmin, il n'eût guère été politique de les négliger.

Depuis le matin il tombait une petite pluie fine qui avait fini par cacher tout à fait le soleil. L'automne avait pâli les feuillages des bouleaux qui, dévalant la forêt, venaient presque jusqu'à la lisière du fleuve faire une ceinture d'argent à "la petite maison du bord de l'eau!"

Le tout était assez mélancolique, particulièrement quand on arrivait par le berge, car il y avait là, au coin de la villa, devant le chemin du halage, tout un petit bocage de trembles de haute futaie.

Jacques dit qu'il n'aimait point le tremble parce c'était un arbre triste, toujours grelottant au moindre souffle et balançant ses hautes feuilles rondes comme dans une éternelle lamentation.

(à suivre)

FEUILLETON DE LA REVUE DE MANON



"... Et l'Amour Dispose"

par MATHILDE ALANIC



RESUME DES NUMEROS PRECEDENTS. — *Mlle Luce Fresnel, ne pouvant s'habituer à l'idée du remariage de son père, va, avant d'entreprendre de gagner indépendamment sa vie, faire un voyage en Suisse, accompagnée de sa grand'mère maternelle, Mme Bertheaume, et afin de fuir la présence d'avance redoutée d'une belle-mère. Le destin lui fait rencontrer un cousin, M. Denis Bertheaume, jeune homme très beau et distingué, un célèbre politicien, dont la famille était brouillée avec la sienne rapport à une mésalliance d'un Bertheaume avec sa grand'mère. La grâce de Luce et la distinction de Mme Bertheaume ont tôt fait de conquérir le coeur du grand politicien. Un amour semble vouloir rapprocher les deux jeunes gens, et déjà le coeur de Luce s'ouvre à l'espérance quand une jeune femme très belle, vient jeter l'angoisse dans le coeur des deux jeunes gens. Qui est-elle, et surtout qu'est-elle pour Denis, se demande Luce avec angoisse. Le destin, tel un sphinx inexorable, garde momentanément son secret. Les jours s'écoulent et les circonstances apprennent à Luce que Denis et l'inconnue, mariée, se sont profondément aimés, qu'il n'aime qu'elle au monde. Alors Luce désespère et se détermine à faire sa vie indépendante et se dévoue à l'étude de la médecine. Les événements se compliquent, le mari de l'inconnue meurt. Maintenant Denis peut aller vers son aimée et refaire sa vie. Vers laquelle des deux femmes ira-t-il ? La fin de ce roman le dira.*

No 5 (suite)

— Préparez alors vos forces et des flocons de sels! fit Bertheaume en riant; car vous me verrez probablement assaillir de belle manière. J'ai trop de vérités à dire!...

— Oh! comment avez-vous le courage? murmura Mme de Vilmois, effrayée. Et à quoi bon, d'ailleurs, vous exposer aux insultes, vous user la vie, dans toutes ces vilaines mêlées politiques?...

Involontairement, Denis regarda Luce. La jeune fille se détourna, sous ce regard, mais sans pouvoir retenir les paroles qui lui montaient aux lèvres:

— Il faut bien, pourtant, que quelqu'un ait la bravoure de répandre des paroles justes et franches, et d'essayer le bien. Ceux qui ont reçu des dons supérieurs n'ont pas le droit de les réserver pour l'unique satisfaction de leur dilettantisme... il me semble.

Ces derniers mots atténuaient d'une réticence timide l'expression convaincue de l'idée forte... Luce, confuse de s'être livrée, se retira légèrement en arrière. Une sorte de rayonnement éclaira la physionomie de Bertheaume, comme s'il venait de recevoir une approbation désirée. Et Thérèse de Vilmois, en son ombrageuse inquiétude, discerna et la gêne de la jeune fille, et le contentement intérieur de l'homme.

— Allons, c'est convenu! Nous assisterons au grand combat! dit Simone, avec sa verve légère. Je n'ai jamais vu le spectacle de la Chambre, et le désir de vous entendre double l'attraction... Vous visitez le Musée, vous aussi?

— Oui... Je me suis trouvé là à point pour escorter ma compatriote et amie, Mme de Vilmois, fit Denis d'un air dégagé. Nous commençons seulement.

Il s'avançait vers le fond de la galerie de sculpture. Luce accrocha le bras de sa soeur:

— Ne penses-tu pas qu'il serait temps de rejoindre grand'mère?

Mais, de nouveau, Simone lui opposa une résistance solide, et prenant bravement le pas à côté de Bertheaume:

— Bonne-maman, avec Mme des Roquettes, se trouve en excellente compagnie. Nous gênerions leurs effusions. Laisse-moi jeter un coup d'oeil général. J'aurai si peu souvent, à présent, la facilité de revoir mon vieux Luxembourg! J'adore la peinture... Et vous, madame? dit-elle aimablement à Mme de Vilmois, comme le groupe s'arrêtait en face d'un magistral portrait de Beniamin Constant.

— Moi aussi! assura Thérèse, sans ardeur.

Au fond un malaise l'humiliait, tandis qu'ils allaient de toile en toile, que Denis évoquaient les souvenirs des musées d'Espagne, d'Italie et de Hollande, et que les jeunes filles parlaient avec aisance des maîtres anciens et contemporains.

A Paris, le goût de l'art se respire avec l'air: le peuple est vraiment athénien par la finesse d'intuition, et la sensibilité compréhensive. Les meilleurs dimanches des demoiselles Fresnel s'étaient passés aux Musées et aux Salons, où les conduisait leur père. Simone même, l'insouciante et évaporée Simone, s'était instruite, sans y songer, des écoles, des styles, des manières diverses des peintres fameux. Et la veuve de Roger de Vilmois prenait conscience de sa profonde ignorance en matière d'art, et des lacunes de l'éducation superficielle que lui avaient administrée des institutrices, médiocrement talentueuses et irrégulièrement payées.

Plus tard, après l'affreux mariage qui la condamnait à la pire des retraites, elle n'avait eu ni le temps ni la paix nécessaires pour achever sa culture intellectuelle et élargir ses connaissances. Son âme ne trouvait le calme et la résignation que dans le détachement de tout, et l'aspiration au repos définitif et à la récompense éternelle. Et habituée à ces considérations austères, ramenée maintenant parmi les vivants, elle restait désorientée, perdue au milieu des intérêts animés et inconnus dont les autres peuplaient l'existence mortelle.

Elle s'étonnait de l'importance que Denis accordait à ces questions esthétiques, de la gravité avec laquelle il commentait un tableau ou une esquisse, et de la jouissance évidente que prenaient les deux soeurs à cet examen. Thérèse, devant leur compétence, n'osait avouer sa sympathie pour les peintures lisses, fines, agréables de

Adj. Menard
IMPRIMEUR

Notre motto: "Promptitude et satisfaction", vous assure plein et entier contentement. Nos prix sont raisonnables.

Tél. Lancaster 1907

133, boulevard Saint-Laurent, Montréal

couleur, comme celles de Laguereau et de Cabanel, et s'effarait, sans rien comprendre, devant Puvis de Chavannes, Carrière ou Rafaëlli. Elle marchait à la suite du trio, avec l'agacement d'un profane, écoutant des initiés qui conversent dans un jargon spécial.

Ainsi déprimée par le doute de soi, Thérèse sentait encore une jalouse souffrance la tenailler au coeur. Oh! qu'elle les enviait, ces jeunes filles, à qui ces sujets, obscurs pour elle, étaient si familiers, qu'elles en pouvaient discuter librement avec Bertheaume!

Que d'efforts à faire, avant de se hauser jusqu'à lui! Que de choses à apprendre, à s'assimiler!... Elle savait bien qu'il l'aimait, avant tout, pour sa douceur, sa patience, sa dignité dans l'épreuve; il ne lui demandait pas d'être érudite ou intellectuelle... Mais la jeune femme voulait plus encore que le coeur de son époux: elle ambitionnait de pénétrer l'étendue entière de cet esprit, s'irritant déjà à l'idée que quelque coin lui en restât fermé et que d'autres pussent, mieux qu'elle-même, fusionner avec la pensée de Denis...

Et craintive, attentionnée, elle surveillait le groupe... Ce n'était pas celle qui parlait le plus haut, qui riait le plus souvent, qu'elle redoutait davantage: c'était l'autre, — l'autre, aux brèves, mais nettes paroles, au mobile visage tout d'ombre et de flamme, avec ses yeux brillants et sa chevelure brune...

Il lui semblait que Denis s'adressait surtout à celle-là — même s'il ne la regardait pas... Les nerfs crispés, les dents serrées, Mme de Vilmois étouffait sa torture...

Enfin, le gardien cria: On ferme!...

Elle eut un irrésistible soupir d'allègement...

XVIII

— A l'ordre! A l'ordre!

Le vacarme des grandes tempêtes emplissait l'hémicycle du Palais-Bourbon. L'orateur entamait le procès du système électoral qui amoindrit et fausse la conscience publique. Et la plupart des parlementaires atteints au vif, menacés dans leurs intérêts, regimbaient sous la férule, éclataient en invectives.

— C'est ça, nos députés! fit Simone Fresnel, observant la cohue remuante qui grouillait autour de la tribune, parlant, gesticulant sans vergogne et sans retenue. Quels bébraillés! On dirait une classe de petits polissons en révolte!

Cependant les clameurs redoublaient de violence. L'orateur, à présent, accusait la morale de l'enseignement actuel d'engendrer surtout l'amoralité, et, en abolissant l'idée d'une sanction surnaturelle et d'une injustice supérieure, de produire des enfants éhontés, cyniques, sans défense contre la corruption de l'exemple et de l'entraînement, et devenant facilement de précoces malfaiteurs...

— Nous voilà au sermon, mes frères! cria une voix gouailleuse.

Sur les bancs de la Montagne, il y eut une explosion de ricanements, de vociférations furieuses, de moqueries blasphématoires accompagnés de glapissements, de sifflets, de battements de pupitres.

Des voix indignées, à droite et au centre, répondirent à ce charivari par des protestations véhémentes. Thérèse de Vilmois, assise à droite de Simone, terrifiée et étourdie, pensa défaillir. Car c'était Denis Bertheaume qui déchaînait ce beau tapage et vers qui montaient ces rires outrageants, ces paroles de défi, ces bras levés avec menace.

La tête droite, il faisait face à l'orage avec sang-froid. Sa voix coupante surmontait le tumulte, rispostant aux interpellations, renvoyant sarcasme pour sarcasme.

— Vos lampions fumeux ne remplaceront pas les étoiles que vous prétendez éteindre. Et combien, parmi vous, nient l'éternité parce qu'ils en ont peur!...

— Très bien! fit Simone, enlevée par l'enthousiasme.

Un voisin farouche la regarda de travers.

— Vous voulez donc qu'on ordonne d'évacuer les tribunes? Il est interdit de manifester!

Mme de Vilmois et Luce, à droite et à gauche de l'expansive Simone, ne disaient rien, insensibles toutes deux au contacts immédiats. immobilisées par l'attention, les yeux rivés à l'homme qui était le centre de la bourrasque.

Thérèse, certes, admirait Denis et approuvait les idées qu'il défendait. Cependant, les habitudes timorées de la vie provinciale, le respect humain dont l'avait imbue un étroit esprit de caste, troublaient son jugement, et l'empêchaient d'apprécier pleinement cette magnifique bravoure. Elle eût préféré que ce fût un autre que Denis qui suscitât cette scène mouvementée, un autre qui s'exposât aux huées et aux insultes. En ce sentiment, elle était tout près, plutôt que de considérer cette tribune comme un piedestal, de l'envisager comme un pilori. Elle n'eût pas ressenti plus de malaise et d'angoisse si elle avait vu Bertheaume se colleter dans la rue avec de grossiers adversaires. Aussi priait-elle mentalement pour que ce conflit émotionnant s'apaisât vite.

A deux pas d'elle, Luce, penchée en avant, frémissait de tous ses membres, comme un jeune cheval de bataille qui hume l'odeur de la poudre. Sa pensée s'associait étroitement à celle du champion de l'idéal. Elle prévoyait chaque parole de Denis, comme si elle la lui suggérait. Et chacune des vérités qu'il lançait avec hardiesse propageait en elle des ondes de joie bienfaisante et de noble orgueil. L'intensité de ses sensations se reflétait sur son visage, concentré et ardent, de petite Walkyrie.

Thérèse saisit, d'un coup d'oeil, la pose attentive, l'expression avide et concentrée, la palpitation passionnée des lèvres entr'ouvertes et des narines mobiles. Il lui sembla que le regard de Denis venait jusqu'à cette figure lointaine, comme pour y chercher l'inspiration et la force. Ce n'était peut-être qu'une illusion; elle en fut boulversée, et se cramponna des ongles au plus prochain appui.

— Il la regarde comme Tony me regarde... A cette heure critique, son penchant l'emporte... C'est à elle qu'il recourt!

Le discours de Bertheaume s'achevait au milieu d'une rumeur forcenée d'applaudissements et de démonstrations hostiles. Un député radical montait rapidement à l'assaut de la tribune pour répondre, tandis que le jeune homme regagnait sa place au centre, en récolletant, sur son chemin, de chaleureuses félicitations et de précieux témoignages d'estime. Mme de Vilmois se souleva, les yeux pâlis, la voix à peine distincte:

— L'air me manque! Je pars!

— Je sors aussi! dit Simone. C'est l'heure d'un essayage... Viens-tu avec nous, Luce?

La jeune fille quitta sa place à regret.

— J'aurais souhaité entendre la réplique! Enfin...

Les trois femmes descendirent les escaliers, traversèrent la vaste et vulgaire antichambre où stationnaient les solliciteurs et les visiteurs, puis se trouvèrent enfin hors du Palais-Bourbon, sur le trottoir encombré de badauds et de gardiens de la paix.

Mme de Vilmois s'arrêta, et écarta son boa de tulle pour respirer longuement:

— De l'air! Ah! que c'est bon! L'odieuse atmosphère là-bas! Et l'horrible foyer de discordes et de brutalités!...

— Il est certain que, sur ce terrain-là, les joutes manquent de courtoisie! déclara Simone. Mais c'est crâne, tout de même, de braver cette meute enragée, comme vient de le faire notre cousin!... Vrai! Je suis fière de lui!... Et toi, Luce, ton sang belliqueux a dû bouillonner? Tu es tellement Bertheaume!... Quel nouveau regret pour toi de ne pas être un garçon! Tu aurais pu servir de collaborateur à notre éminent parent et lui souffler même des idées!...

Les sourcils délicatements arqués de Mme de Vilmois se déformèrent en une crispation passagère. La jeune femme éleva la main, et une victoria, qui flânait sur le quai, s'approcha aussitôt.

— Venez-vous de mon côté? demanda Thérèse à ses compagnes. Je retourne vivement au Jardin du Luxembourg. Mme des Roquettes s'est chargée complaisamment de mon fils. Tony a promis d'être sage en mon absence. Mais le temps doit leur paraître long, à l'un et à l'autre...

— Je puis aller avec vous jusqu'à la rue du Bac, dit Simone. Et toi, Luce, que deviens-tu?

— Je rentre travailler, en passant aussi par le Luxembourg. Bonne-maman avait promis de tenir compagnie à Mme des Roquettes. J'accompagnerai donc Mme de Vilmois.

Toutes trois montèrent en voiture et la victoria s'ébranla. Le babillage de Simone résonna seul pendant le trajet. Et quand la fiancée de M. Rousselin eut débarqué devant la statue de Chappe, les deux voyageuses, réduites au tête-à-tête, restèrent à peu près silencieuses. Mme de Vilmois, dominée par le désir d'arriver promptement, surveillait le cheval, et se lamentait à chaque encombrement qui l'arrêtait.

— Etes-vous certaine que cet homme ait pris le chemin le plus court? demandait-elle à Luce. Tony doit tant se tourmenter! Je ne l'ai jamais laissé si longtemps! Mme des Roquettes, aura, je le crains, beaucoup de peine à lui faire prendre patience! J'aurais préféré un taxi!

Dès que la voiture s'arrêta à la grille, elle jeta une poignée de monnaie au cocher, puis s'élança dans le jardin. Si alerte que fût Luce, elle avait peine à suivre cette course emportée. Mme de Vilmois ne touchait pas terre; elle s'engagea avec une rapidité vertigineuse dans le large escalier qui conduit au rond-point. Mais brusquement, son élan se rompit. La jeune femme oscilla. A la place où devait se tenir les vieilles dames et l'enfant, elle apercevait un groupe confus et houleux.

— Mon Dieu! Que se passe-t-il?

Maintenant, les jambes molles, trébuchante, elle n'avançait plus que par saccades. Avant de parvenir au rassemblement, elle rencontra la petite Greenaway, compagne habituelle de Tony. La douce blondinette pleurait à chaudes larmes, tandis que sa vieille bonne lissait ses boucles d'or et rajustait se vêtements. La Bretonne lança un regard de noire rancune à Mme de Vilmois, et maugréa, d'un ton péremptoire et sévère:

— Quand on a des enfants comme ça, on prévient... On ne les laisse pas se mêler aux autres...

Thérèse blêmit et ses yeux se dilatèrent d'une terreur innommable. La pauvre femme se précipita, fendit impérieusement le cercle, et se trouva en face de la vision qui l'hallucinait depuis quelques instants: Tony, étendu à terre, les prunelles révulsées, les membres tordus, se débattant aux pieds de Mme des Roquettes et de Mme Bertheaume, affolées, impuissantes...

Luce Fresnel, poussée par le sentiment professionnel — si puissant en elle déjà — qui l'attirait vers tout être souffrant, suivait de près la mère et essayait, rapidement, de soulager le petit malade. Vive et adroite, elle interposait un fichu de sa grand'mère entre la table et la pauvre tête renversée, arrachait un flacon de sels à la main tâtonnante de Mme des Roquettes pour le placer sous les narines de Tony, et s'efforçait d'écarter les dents serrées qui s'entre-choquaient. Thérèse leva, vers cette fille qui restait posée et lucide devant le mal terrifiant, des yeux brumeux, navrés, où éclataient sa douleur et son humiliation maternelles. Tout ce qu'il y avait de sourdement ennemi, en ces deux âmes de femmes, s'abolit dans la grande pitié commune pour la débile créature en détresse.

— Il était très sage, durant plus d'une heure et demie, disait hâtivement Mme Bertheaume. Alors il commença de s'agiter. Il guettait sans cesse aux alentours, croyant voir revenir sa mère. Tout à coup, pris de frénésie, il saisit sa petite amie aux cheveux sans qu'on pût le persuader de la lâcher. Il nous regardait d'un air sombre et hébété. Et soudain, il est tombé à la renverse. Vous êtes survenues presque aussitôt.

Cependant, les mouvements désordonnés s'apaisaient. Tony souleva son torse malingre, et jeta autour de lui un coup d'oeil furtif et défiant; puis il laissa retomber sa tête trop lourde sur le bras de sa mère.

— Il faudrait l'emmener d'ici au plus vite! murmura Luce.

— Oui, acquiesça Mme de Vilmois dans un sanglot.

Luce, perplexe, releva la tête. Mme des Roquettes, effondrée par l'émotion, n'était plus qu'une pauvre marionnette sans ressort, à laquelle on ne pouvait utilement recourir. Mme Bertheaume, violemment ébranlée elle-même, se trouvait hors d'état de donner un conseil. La jeune fille comprit qu'elle seule devait agir.

A cet instant, elle découvrit un petit soldat, figé à distance respectueuse par une curiosité compatissante. Sans hésiter, Mlle Fresnel alla droit au pioupiou.

— Monsieur, implora-t-elle, aidez-nous, je vous prie, à mettre ce pauvre petit malade en voiture... Nous ne sommes que des femmes...

Le jeune fantassin rougit, puis se tourna vers un commis livreur, arrêté à quelques pas. Celui-ci se rendit aussitôt à la muette invitation et s'avança. Il n'est jamais long de trouver deux braves coeurs dans un groupe populaire...

Les deux hommes placèrent délicatement Tony sur leurs bras enlacés, et, courbés vers le léger fardeau, ils traversèrent le jardin. Luce et Mme de Vilmois marchaient près d'eux. Mme des Roquettes suivait cahin-caha au bras de Mme Bertheaume. Les promeneurs se retournaient surpris et touchés, au passage du triste cortège, et se montraient Thérèse, pliée en deux sous son voile: — La mère sans doute!... Un enfant qui s'est trouvé mal!

Au trottoir de la rue de Médecis, une voiture fut vite arrêtée. Luce aida les deux hommes à installer l'enfant sur les coussins. Mme de Vilmois tendit un louis aux porteurs volontaires.

— Merci du fond du coeur!... Vous partagerez...

Mais le petit soldat, tout rouge, repoussait l'offrande.

— Non... pas pour ça... Ca se devait...

Le livreur balança, puis saisissant enfin la pièce brusquement, comme honteux:

— Y a trois mioches chez nous... Sans ça, je dirais non aussi... Mais ce que ça mange!... Je souhaite pareil appétit au vôtre, bientôt, madame...

Mme de Vilmois hocha tristement la tête. Les deux hommes s'éloignèrent, plein de pitié pour la patricienne blonde, dont ils pressentaient la mortelle affliction. Luce, ayant accoté douillettement Tony, se préparait à sauter de voiture. Mais Thérèse l'arrêta d'un geste suppliant. Son instinct maternel la portait vers cette jeune fille aux promptes décisions, aux mains légères et prudentes, comme vers la plus sûre auxiliaire:

— Oh! ne vous en allez pas!... Je suis si seule... Je ne sais que faire! Ne nous abandonnez pas tout de suite!...

Mme Bertheaume comprit l'indécision du regard qui la consultait:

— Reste où tu peux être utile, ma chérie! Nous t'attendrons pour dîner seulement.

— Mais... Mme des Roquettes? murmura Luce, gênée de voir la pauvre vieille dame oubliée, en ce désarroi.

— Je prendrai Tony sur mes genoux, dit Mme de Vilmois. C'est là qu'il se trouvera le mieux, d'ailleurs.

Dans un enlacement avide et tendre, elle serra l'enfant dans ses bras, l'enferma contre sa poitrine. Et Tony, jusque-là insensible et contracté, sembla, en effet, éprouver un bien-être de ce blottissement. Il eut un long soupir et sa face crispée se détendit, tandis qu'il appuyait son front à l'épaule familière. Mais Mme de Vilmois retira soudain sa main caressante avec une exclamation d'horreur. Au bout de ses doigts apparut une tache rougeâtre.

— Du sang dans ses cheveux!... Il s'est blessé!...

— Tranquilisez-vous! dit Mlle Fresnel. J'ai remarqué cette écorchure tout à l'heure C'est tout à fait superficiel. Il se heurta, sans doute à un caillou, en tombant.

Mme de Vilmois eut un gémissement profond, et les genoux tremblants sous son cher fardeau, elle murmura, la tête basse, la voix entrecoupée, comme on confesse une faute:

— Une seule fois, une crise pareille s'était produite... après la grande frayeur de l'incendie... Nous espérions que ce serait là un accident isolé... Il était si bien depuis quelques jours!... J'ai cru pouvoir le laisser... Comme je suis punie!...

— Nous avons pourtant bien veillé sur lui, je vous assure! larmoya Mme des Roquettes... Mais personne ne lui remplace sa mère!

— Non! Personne! répéta Thérèse, en pressant désespérément le front trop lourd sous ses lèvres blanches. Personne désormais ne me remplacera!

La voiture atteignait un quartier d'une tranquillité provinciale, où son roulement isolé provoquait des résonances formidables, et s'arrêtait enfin, passage Stanislas, devant une maison vaste et silencieuse, à phisionomie monastique. C'était dans cette paisible demeure, où règnait, en effet, l'ordre et la régularité d'un couvent, que résidaient les deux dames vendéennes. Dès que Mme de Vilmois entra dans le vestibule, livide, soutenue par Mlle Fresnel, et chargée de Tony presque inanimé, la nouvelle, aussitôt répandue, mit en agitation l'établis-

sement entier. Directrice, domestiques et pensionnaires accoururent offrir leurs services à la jeune mère et à l'intéressant enfant.

Mais Thérèse, à toutes ces complaisances empressées, préférait le secours de Mlle Fresnel. Avec cette confiance aveugle et exclusive qui nous guide et nous inspire, à certaines heures graves, elle s'accrochait à la jeune fille comme à une déléguée de la Providence. Il lui semblait tout à coup que leur connaissance datait de très loin, que Luce lui était liée par quelque chose de très indéfinissable et de très fort... Et elle éprouva une angoisse d'abandon lorsque, Tony couché, un calmant administré, Mlle Fresnel, ayant téléphoné au docteur, parla de partir.

— Vous allez revenir pour la visite du médecin... Oh ! oui, n'est-ce pas ? J'ai la tête perdue... Je ne retiendrais rien de ses recommandations...

Luce promit sans effort. Elle aussi se sentait attirée par un charme étrange, mêlé de douceur et d'amertume, vers cette mère éprouvée qu'elle plaignait de toute son âme, et qui allait pourtant devenir la femme de Bertheaume...

Malgré les railleries de Simone, l'accusant de servilité envers Mme de Vilmois, la jeune fille consacra, à la maison du passage Stanislas, la plupart de ses heures disponibles, en dehors des cours et du service d'hôpital. Elle seule était admise dans la chambre du jeune malade. Pendant deux jours, Thérèse ne se coucha pas et ne perdit pas de vue l'enfant dont la somnolence était traversée d'accès fébriles. Mme des Roquettes, de garde dans le petit salon voisin, satisfaisait son amour du bavardage en recevant les visiteurs auxquels la porte restait strictement fermée.

Une fois cependant, la vieille dame s'embarrassa de sa consigne. Elle arriva jusqu'à Mme de Vilmois, sur la pointe des pieds, un doigt sur les lèvres, affairée et mystérieuse :

— C'est Denis... Je puis le faire entrer.

Thérèse se redressa précipitamment devant la couchette.

— Non, non... Tony s'agiterait s'il le reconnaissait...

— Il est de fait que le pauvret n'aime pas beaucoup voir Denis ! murmura Mme des Roquettes. On dirait qu'il en est jaloux...

Mme de Vilmois, sans paraître avoir entendu, dit d'une voix changée :

— J'irai, de l'autre côté, une minute.

Et tournée vers Luce, comme pour s'excuser près de la jeune fille, elle répéta :

— Une minute, seulement.

Elle traversa la pièce, se soutenant aux meubles avec un imperceptible arrêt devant la glace où elle put s'apercevoir vêtue d'une robe fripée les cheveux en désordre, le teint marbré, les yeux gonflés d'insomnie. Thérèse s'examina d'un curieux regard, avec un vague et indifférent sourire. Et, levant légèrement les épaules, elle passa...

Dès qu'elle entra dans le petit salon, banal et froid, où l'attendait Denis Bertheaume, Mme de Vilmois redit, comme un avertissement hâtif : — Une minute... exceptionnellement pour vous... Je ne reçois personne...

Elle se laissa prendre la main et écouta le jeune homme attester, avec chaleur, les inquiétudes qu'il venait de subir. Thérèse répondit, avec une douceur brisée :

— Je sais... que vous êtes bon... au delà de tout ce qui s'imagine... Je ne l'ai jamais si bien compris que depuis quelque temps... Merci... de la délicatesse admirable dont vous avez usé envers moi... Toute ma vie, je vous en serai reconnaissante, Denis...

Il discerna une arrière-pensée énigmatique dans ces remerciements attendris qu'elle murmurait en détournant la tête. Mais, interrompant ses questions, elle reprit, comme ressaisie par une idée fixe :

— Mlle Fresnel est ici, en ce moment... Vous n'avez pas idée combien elle s'est montrée serviable, intelligente et dévouée ! Je ne sais ce que je serais devenue sans son aide ! Elle m'a trouvé une infirmière connaissant bien les enfants, une religieuse que la dispersion de son ordre oblige à se séculariser, et qui m'accompagnera à Arcachon... J'y partirai dès la fin de la semaine... Tony a pu se lever deux heures aujourd'hui... Mais il a besoin d'un calme absolu... Il n'est pas encore bien habitué à vous... Ainsi, mon ami, n'essayez pas de le voir... Ne venez pas même à la gare... Et pardonnez-moi de vous dire des choses... si désobligeantes...

Elle essaya de sourire... Le pauvre sourire navrant !... Elle s'appuya du bout des doigts à un guéridon, et regarda au dehors d'un air absent Denis, en l'entendant et en la considérant, était pénétré peu à peu d'une impression pénible et décevante... comme s'il eût cherché à retenir de l'eau dans sa main... Quelque chose glissait entre eux, fuyait loin d'eux, pour ne plus revenir, quelque chose d'impalpable et de substile qui se dissipait sans que rien pût le fixer.

Mais il la voyait devant lui comme ivre de lassitude et d'angoisse, visiblement ab-

Un Dollar pour Vous!



Si vous envoyez un client gardez le Dollar d'économie et donnez le coupon-adresse ci-attaché. Le numéro du coupon et du billet devront correspondre.

No 9224

Coupon-adresse

L'INSTITUT D'OPTIQUE OUIMET

Téléphone: Belair 1661

"SPÉCIALISTE OUIMET"
OPTOMÉTRISTE-OPTICIEN.
4228 rue ST-DENIS (près RACHEL) MONTRÉAL
Consultations: 9301.am à 7h.pm., vendredi et samedi exceptés.
Demandez le "COLLYROL" pour vos yeux

Examen scientifique

No 9224

sorbée par son inquiétude maternelle. Bertheaume eut pitié de cet épuisement. Sa fierté ombrageuse lui interdisait d'ailleurs de s'imposer.

— Thérèse, dit-il avec détresse, je ne veux pas vous fatiguer davantage... Et j'ai trop confiance en vous pour vous importuner de protestations inutiles... Gardez seulement bien la pensée que je suis de coeur avec vous, toujours et partout...

Elle ne répondit que d'un signe de tête, mais ses yeux avaient rougis. Des sanglots lui montaient à la gorge. Denis lui baisa la main, longuement. Et Thérèse, reculant devant lui, souleva la portière de la chambre:

— Je vous renvoie Mme des Roquettes! balbutia-t-elle en disparaissant.

Revenue à sa place, seule avec Luce, Mme de Vilmois s'allongea dans son fauteuil, et les bras abandonnés, elle resta inerte et silencieuse, considérant le visage enfantin enfoncé au creux des oreillers. Fut-elle maîtrisée alors par le sentiment implacable de l'hérédité funeste qui pesait sur le fils de Roger de Vilmois et par l'appréhension d'un avenir mouvementé?... Ses yeux se fermèrent, sa poitrine se souleva en gémissements irrésistibles; des larmes coulèrent en flots pressés sur ses joues blêmies...

Luce Fresnel baissa discrètement la tête sur la broderie à laquelle s'occupaient ses mains actives... Elle retint son souffle pour faire oublier sa présence, comprenant qu'une torture surnaturelle opprimait, en ce moment, cette femme qu'elle avait tant sujet d'envier!

Le bruit de la porte du salon, donnant sur l'antichambre, annonça le départ de Denis Bertheaume. Alors Thérèse ouvrit ses mains pendantes, comme pour laisser tomber quelque chose d'invisible. Une visiteuse remplaçait aussitôt le député, retenant dans l'autre pièce Mme des Roquettes. Après quelques minutes, Luce, en relevant les yeux, surprit le regard des prunelles bleu de lin attaché sur elle avec une fixité intense. Et ce regard sans lueur disait une étrange tristesse, comme un adieu à la vie. La jeune fille s'en troubla. Pourtant, les premières paroles de la veuve furent toutes simples: une très naturelle et très féminine remarque.

— Vous brodez bien, mademoiselle Luce, et semble-t-il, avec plaisir!... J'aurais pensé que trouviez trop puérils, pour une savante comme vous, ces petits travaux d'aiguille.

Luce protesta.

— Non, non. Mon aiguille est mon amie. Et une femme qui ne sait pas goûter le plaisir de coudre est, à mon sens, incomplète.

— A la bonne heure! je suis contente de vous savoir ces idées! Ce joli mouchoir est, sans doute, destiné à votre soeur?...

— Oui, fit Luce, étalant son ouvrage avec une naïve complaisance. Et Simone m'a promis de s'en servir, le grand jour, pour pleurer sa vie de jeune fille, a-t-elle assuré...

Thérèse eut un sourire distrait.

— Elle ne pleurera pas, certainement... Elle paraît très satisfaite de se marier.. Et elle a raison... Mais l'exemple de votre soeur va vous détourner de vos études?... Que ferez-vous, entre le mariage et la médecine? Car il faudra choisir...

— Je n'aurai pas cet embarras, très probablement! dit Luce, rapprochant son ouvrage de ses yeux...

— Qui sait?... Eh bien! laissez-moi vous en prévenir; n'hésitez pas, mariez-vous... Sans doute, vous pourriez faire du bien, en suivant votre carrière. Je vous ai vue à l'oeuvre, et je crois que vous avez la vocation du dévouement. Cependant la vraie mission d'une femme n'est pas d'acquérir de la notoriété et du talent, mais de s'absorber dans une tendresse intime, et de dépenser, à son foyer, tous les trésors de son coeur, toutes les grâces de son âme...

Sa voix mourut. Il lui fallut un effort pour reprendre:

— Retenez bien ce que je vous dis... Et croyez-m'en... Si le bonheur se présente, mademoisele Fresnel, acceptez-le!...

Qui donc avait prononcé des conseils identiques, un soir rayonnant d'été sur la colline dominant un lac suisse?... Qu'il était singulièrement émouvant, pour la jeune fille, d'entendre répéter, par la future femme de Denis Bertheaume, les paroles qu'il lui disait à elle-même, au Mont-Riond!...

Profondément ébranlée, Luce fut incapable de trouver une réponse immédiate. Mais la pendule tinta. Mlle Fresnel se leva en sursaut et glissa précipitamment sa broderie dans son petit sac.

— Mon Dieu! le temps m'échappe! Ma famille et le fiancé de Simone débarquent, tout à l'heure, à la gare des Invalides!... Et je ne pourrai plus venir ici qu'en passant. Désormais je vais être accaparée par les miens, ces jours-ci. Heureusement, votre garde-malade vient, dès ce soir, vous seconder... Et puis Tony ira maintenant de mieux en mieux, et vous permettra enfin de vous reposer, le petit diable.

L'enfant s'éveillait. Luce se pencha pour mettre un baiser sur le pauvre front, marqué d'un sceau fatal. Tony, vaguement, sourit à la jeune figure aimable. Il murmura, encore assoupi:

— Dis-moi, que devient-elle, Boule-de-Neige, dans sa boîte de verre?

— Ta maman te dira le reste, chéri... Il faut que je parte, tout de suite.

— Non. Reste! fit-il boudeur.

— Je serais punie... Je dois obéir.

— Tu es grande pour obéir encore...

— Mais, grands ou petits, on obéit toujours à ceux qui sont plus sages... Alors, toi, tâche d'être sage pour qu'on t'obéisse aussi...

Tony ferma les yeux pour creuser ce dilemme difficile. Luce profita de cette indécision pour s'évader. Avant qu'elle eût atteint la porte, Mme de Vilmois l'arrêta:

— Que ne puis-je vous emmener? dit-elle d'une voix basse et tremblante... Vous savez le prendre, l'obliger à réfléchir!... Mais j'ai été trop égoïste dans ma vie...Suivez votre chemin, mademoiselle Fresnel; vous avez déjà fait tant pour moi!... Je n'oublierai jamais votre bonne grâce.

Et épinglant au corsage de Luce une barette d'or, incrustée de rubis, elle ajouta:

— Gardez ce petit rien — un de mes bijoux de jeune fille — en souvenir de votre premier petit malade... J'espère me rappeler mieux à vous, quelque jour... Bientôt, je le souhaite, vous entendrez parler de moi... Adieu... Je ne veux pas abuser plus de votre complaisance ni vous dérober à votre famille qui vous réclame si légitimement... Priez pour Tony et pour sa mère.

Les yeux bleu de lin et les yeux noirs confondirent leurs regards ternis de larmes. Et à cette heure décisive où leurs cœurs se pénètraient, comme ces deux femmes étaient également droites, pures et tendres, le sentiment secret qui eût dû se diviser les stimula, au contraire, à un élan de sympathie généreuse. Elles s'embrassèrent, en silence.

XIX

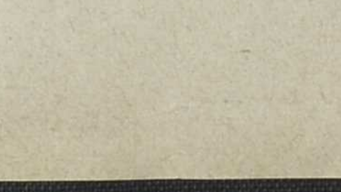
— Oh! une simple noce campagnarde, chère madame! Un grand déjeuner champêtre, suivi de chansons et de danses, et la dispersion générale à la brune! Mais nous serons ravies si vous voulez bien nous honorer de votre présence! avait dit aimablement Simone à Mme des Roquettes que le départ de Mme de Vilmois laissait esseulée et quelque peu désemparée dans la capitale.

— Oh! nous serions tous très enchantés! renchérit alors l'excellente Mme Fresnel, ange terrestre de l'hospitalier pot-au-feu.

— Et puis ce serait une occasion pour

Bureau: **Belair 2442**

Garage: **Belair 2433**



Jarry & Frère

Vendeurs FORD Dealers

CHS. ED. JARRY
6813 rue St-Denis
Calumet 5919-J

4382, rue St-Denis, - Montréal

vous de connaître la nouvelle résidence d'été de M. Bertheaume, et le pays où il compte s'implanter, ainsi que ses sympathiques électeurs ! appuyait l'enjôleuse Simone.

Il en eût fallu beaucoup moins pour décider à l'excursion l'agile petite vieille, perpétuellement en quête de distractions neuves, et disposée à promener, sur toutes les routes, une curiosité toujours jeune. Mme des Roquettes resta donc à Paris jusqu'au 10 juin, pour s'embarquer en même temps que Luce et Mme Bertheaume à destination de Vaiges, où elle s'abrita, la première nuit, chez Mme Fresnel.

Dès le lendemain matin, sa femme de chambre fut dépêchée à l'Arvière pour agencer, dans le logis encore incomplet, une chambre habitable. Et Mme des Roquettes, escortée des deux sœurs, fut amenée au petit château, l'après-midi, dans la jolie auto battant neuve de la future Mme Rousselin.

Cette personne, encore fictive, devait prendre existence légale le lendemain même. Et ce lendemain promettait une solennité radieuse. Tout s'annonçait à merveille. Le baromètre montait, et l'habitation Fresnel était au pillage, livrée aux tapissiers et aux marmitons de la ville. Mme Fresnel surveillait ces apprêts en recourant aux bons avis de Mme Bertheaume. (Quelle douceur, pour Luce, de voir le courant cordial établi entre les deux femmes, l'aménité de l'une, la déférence empressée de l'autre, et l'épanouissement de son père devant cette bonne entente !) M. Fresnel, lui, en nage et hors d'haleine, courait à tous les trains recevoir les invités qu'il était chargé d'occuper et de distraire. Quant à Me Rousselin, anxieux du retour de son habit neuf, c'était le plus agité et le plus transporté des notaires, ayant le cerveau déréglé par le grand coup de soleil du bonheur !

Mais la mariée de demain, placide en sa félicité, gardait un équilibre moral admirable, surveillant les grandes lignes, et songeant aux détails, disant à chacun le mot qui convenait et trouvant encore le temps d'étrenner son automobile... Une seule inquiétude en son firmament limpide: son député de cousin arriverait-il à temps pour servir de témoin ?

— Enfin, il a bien promis de venir pour demain sans faute ? insistait-elle encore une fois près de Mme des Roquettes.

Le logis visité, les trois dames s'asseyaient sous une charmille de l'Arvière où la métayère de la ferme, voisine du petit château, apportait du lait frais, des cerises et du pain bis.

— Il l'a assuré formellement, répliquait la vieille dame. Mais une séance de commission le retenait aujourd'hui. Et le devoir, pour lui, vous le savez, passe avant tout !

— Je connais ce refrain-là ! dit Simone, jetant un coup d'œil malicieux vers sa sœur.

— Denis partira donc seulement ce soir, pour arriver ici demain matin, prononça Mme des Roquettes.

Et sadressant à la métayère, avec le désir de se montrer aimable pour les tenanciers de son ami, la vieille dame demanda :

— N'est-ce pas vous, madame Guillot, qui servez M. Bertheaume pendant ses petits séjours ici ?

La fermière s'enfla d'orgeuil, et campant familièrement ses mains sur ses hanches :

— Oui, madame. J'ai été cuisinière chez un avoué. Alors, je m'en tire... Mais c'est égal... Pour un monsieur comme M. Bertheaume, faudrait quelque chose de mieux ! Il devrait se marier pour amener une maîtresse à l'Arvière et établir sa maison... Rien n'est fini ici... Les travaux sont arrêtés... Monsieur n'a plus l'air d'y prendre de goût... Rien ne m'ôtera de l'idée qu'il a pensé à un mariage, et que c'est peut-être bien manqué !...

Mme des Roquettes hocha la tête, pointa deux doigts en avant, et cligna des yeux d'un air entendu :

— Vous verrez, vous verrez ! Allons, au plaisir de vous revoir, ma chère madame Guillot !

Et elle congédia la brave fermière, avec force petits signes espiègles de son face-à-main. Puis elle eut un rire brusque, et frappant sur le genou de Simone :

— Eh bien ! ma petite amie, je n'en sais pas plus que cette bonne femme ! Et je suis de son avis !... Il serait grand temps que Denis s'instale sérieusement dans l'existence. Il a loué l'hôtel de ses parents, longtemps délaissé à la Roche-sur-Yon... Son appartement de Paris n'est qu'une simple garçonnière, encombrée de livres... Sa propriété nouvelle, l'Arvière, doit lui servir de résidence de vacances. C'est gentil, ici, très gentil !

Et le lorgnon se remit en mouvement pour guigner la maison, qui, de proportions réduites, offrait un aspect avenant et gracieux avec ses ignes simples, son toit à lucarnes, aux cheminées enjolivées de briques, son pavillon d'angle, ses portes-fenêtres cintrées, ouvrant sur des plates-bandes de rosiers, et un frais paysage de prairies et de bois.

— C'est gentil, vraiment !... Mais, à ce castel, il manque un châtelaine qui y crée l'ordre et le confortable, et l'égale de sa grâce féminine. Je le répéterai à Denis, dès qu'il arrivera : "Mon cher, dépêchez-vous d'en finir ! Vous plantez votre tente ici ? C'est bien. Mais vous n'allez pas vivre là-dessous comme un ermite... Je vais vous dire comme la Bible : "Il vous faut une compagne !"

— Mais n'est-elle pas choisie, cette compagne ? observa Simone, s'accoudant sur la table de pierre pour se pencher avec intérêt vers Mme des Roquettes, tandis que Luce, assise sur le banc, près de la vieille dame, se reculait insensiblement, s'écartant de cette conversation.

Mme des Roquettes haussa les épaules et allongea une moue :

— Ah ! voilà... J'ignore tout à fait où en sont les choses... Les lettres que m'envoie Thérèse ne contiennent guère que des nouvelles de Tony... Et maître Denis reste aussi impénétrable qu'un coffre sous scellés... Impossible de se fixer là-dessus... D'ailleurs, je ne sais plus si on doit désirer que ce mariage se fasse.

— C'est depuis longtemps mon opinion ! s'écria Simone triomphante. Ne l'ai-je pas dit, Luce, dès que j'ai entrevu Mme de Vilmois ? Elle peut avoir été aimée par Bertheaume, au temps de leur jeunesse. Mais, à l'heure actuelle, elle n'est plus du tout la femme qui lui convient... D'abord, cet enfant malade qui l'absorbe...

— Et qui, circonstance aggravante, ne peut souffrir Denis près de sa mère ! compléta Mme des Roquettes, repartant à fond de train. Que de complications à craindre, dans l'avenir... Ah ! j'y ai bien réfléchi, en observant les choses de plus près... Denis s'est conduit comme un preux de la Table-Ronde... Il avait vécu longtemps de souvenirs idéalisés... Mais quand les circonstances lui ont permis de se rapprocher de son Yseult, peut-être ne l'a-t-il pas vue absolument des mêmes yeux qu'autrefois ?

— N'a-t-il point changé lui-même à son insu ! hasarda Simone. Le cœur chemine...

— En tout cas, voilà un homme d'élite en pleine période d'activité militante ! raisonna Mme des Roquettes, sérieuse et convaincue. Un tel mariage ne serait-il pas pour lui une entrave, en lui apportant maints soucis ?... J'estime Thérèse, mais j'affectionne Denis comme un fils... Et je ne me le dissimule pas... Il faudrait près de lui, plutôt que cette pauvre femme, usée par le chagrin, une nature vaillante et jeune qui le comprenne et le stimule...

— Mais une jeune fille accepterait-elle volontiers les restes d'un cœur encore chaud d'un si long amour ? observa Simone, épiant sa sœur entre les cils. Pour ma part, je crois que...

Luce, doucement, s'était levée et sortait de la salle de verdure. Les deux femmes suivirent la jeune fille d'un regard ambigu.

— Que conclure ? murmura Mme des Roquettes à voix basse. Vous êtes-vous trompée dans vos suppositions — qui me semblent pourtant très plausibles — chère petite amie ?

— Je ne crois pas, déclara Simone avec dépit. Mais, orgueilleux et têtus comme le sont nos gens, ils peuvent rester, toute une existence, raides, en face l'un de l'autre, comme deux lignes parallèles qui persistent à s'éviter... Voyez ! Notre cousin, convié à mon mariage, n'arrive que demain, pour vingt-quatre heures seulement... Luce m'accorde à grand'peine trois jours, et ne veut penser qu'à ses examens, à ses malades, balali, balala... Avec des têtes de ce calibre, ma bien chère Mme des Roquettes, nous en serons pour nos frais de diplomatie, et notre dépense de bonne volonté. Pour moi, j'y renonce.

— Mais votre grand'mère, qu'en pense-t-elle ?

— Bonne-maman ?... Elle ne semble plus rien comprendre aux choses de l'amour — elle qui fut une héroïne de roman ! affirma Simone, vexée. Elle m'a traitée de chimérique, quand je lui ai insinué mes petites observations, et m'a engagée à laisser évoluer les gens à leur guise, sur les chemins où les conduit la Providence ! Ma foi ! après tout, il est difficile de faire le bonheur des autres malgré eux !... C'est déjà assez laborieux de préparer le sien ! soupira la jolie fiancé du notaire.

Pendant cette délibération, Luce descendait en flânant, parmi les buissons de roses et de vieux lilas, vers le verger où rougeoyaient des cerises. La jeune fille ne se dissimulait pas qu'elle avait commis une faute en quittant la place, et elle pressentait les commentaires, échangés derrière son dos. Mais il lui avait été impossible de contenir davantage son impatience pendant que les deux potinières discutaient des destinées d'autrui.

Peut-être cette sagesse terre-à-terre avait-elle raison, mais l'âme libre et généreuse de la jeune fille s'indignait contre cette immixtion dans les idées, les sentiments et les desseins du prochain. Et elle s'interdisait d'autant plus de s'y mêler et de les apprécier, qu'elle s'y savait plus vivement intéressée.

Luce discernait confusément la conspiration organisée par le zèle fraternel de Simone, et où trempait maintenant Mme des Roquettes. Il lui semblait mesquin et injuste que cette dernière, changeant de drapeau, abandonnât, avec tant de légèreté, le parti d'une femme malheureuse, justement à cause de son infortune même. Et la jeune fille s'indignait, en sa fierté, de se savoir l'objet d'une combinaison matrimoniale, où Denis était considérée comme un parti brillant et profitable...

Depuis quatre semaines, elle n'avait pas aperçu Bertheaume une seule fois. Et Thérèse de Vilmois ne lui donnait signe de vie que par de rares cartes postales, annotées de formules aimables... Luce, au surpus, n'attendait et n'espérait rien...

Mais, comme un essaim harcelant, les paroles dernières de Simone la poursuivaient : "Quelle jeune fille accepterait les restes d'un cœur, encore chaud d'un si long amour ?"

Luce riait, amèrement, en se rappelant l'offrande muette et ardente qu'elle feignit de ne pas apercevoir, le soir du grand sacrifice, en face du Lac Léman... Elle avait été cette jeune fille prédestinée pour laquelle brûlait le cœur de Bertheaume... Elle en garderait l'orgueil secret et douloureux... Et maintenant, jamais plus, l'occasion repoussée ne repasserait près d'elle.

— Que la vie sera longue ! pensa Luce, accablée par sa mélancolie intime et la langueur de l'été...

Elle parvenait à une barrière d'où se découvrait un tranquille et vaste horizon de champs et de prairies. Les bés mûrissants ondulaient jusqu'à la bordure d'un bois. Les folles graminées et les grandes pâquerettes frissonnaient contre sa jupe de toile blanche... Quel isolement délicieux ! Et que ce petit domaine conviendrait bien aux loisirs et aux rêves d'une existence combative et laborieuse !

La jeune fille regarda avec attention, avec tendresse, les bouquets de frênes et d'ormes, les froments couleur de miel, les hautes cheminées de la maison déjà distante. Et, en son cœur, elle bénit toutes ces choses qui entoureraient le bien-aimé... Puis elle cueillit, d'une main pieuse, deux marguerites qui devaient rejoindre les edelweiss en leur reliquaire secret.

XX

C'en était fait!... Simone Fresnel, prosternée sous un voile tissé de soleil et de fleurs de vitrail, au gai craillon des cloches, était devenue Mme Georges Rousselin. Une foule de signatures notables, parmi lesquelles s'étalait le parafe de Denis Bertheaume, attestaient, sur les régistres de la mairie et de l'église, l'authenticité de cet acte solennel!

A présent, l'apothéose terminée, le festin nuptial achevé par deux tours de valse et un quadrille digestifs, l'assemblée joyeuse se disséminait, remplissant les chemins de véhicules disparates. La charmante mariée elle-même, ayant échangé ses ajustements de fée contre un simple costume de touriste gris poussière, venait la tournée des adieux, en embrassant des visages humides, et grimaçants d'émotion. Puis, très remuée elle-même, mais brave, elle montait, avec son mari et le père de celui-ci, dans l'automobile, remplie de fleurs blanches, qui les emmenait à la riante maison du notaire, deux heures seulement au nord de Vaiges.

Coin, coin!... Tout disparaissait bientôt, en un nuage poudreux, au loin de la route, et les larmes retenues coulaient. Car ce petit départ inaugurait la grande séparation. Simone échappait à sa famille... Des tendresses nouvelles, des intérêts autres, primeraient désormais le passé... Et ceux qui représentaient ce passé s'attendrissaient, agités de souvenirs, de regrets, et d'inquiétudes.

— Mais elle sera certainement heureuse! Et elle reste à quelques pas de nous! répétait au père, complètement désemparé, la benoîte Mme Fresnel, en s'essuyant elle-même les yeux.

Et devant la figure chavirée de M. Fresnel, Luce sentit l'aiguillon d'un remords. Quelle consolation, dans l'épreuve d'aujourd'hui, de laissée, près du pauvre papa, cette bénévole et dévouée compagne!... Alors la jeune fille se reprocha de n'avoir pas assez tôt rendu justice à sa soeur... Simone ne se perdait pas dans les nues, mais elle voyait juste. Elle ne cherchait pas l'absolu en tout, mais, avisée et pratique, elle savait s'accomoder des chances qui se rencontraient, afin d'augmenter les conditions de bonheur terrestre, pour elle et pour les autres. Non! elle n'était pas égoïste, la chère aînée qui, sur le marchepied de sa voiture, soufflait encore, dans l'oreille de sa cadette, en une frénétique accolade: "Ma petite, je veux que tu es un jour, le même contentement que moi..."

Pauvre Simone!... Mais pourquoi s'apitoyer de cette façon absurde ! Elle n'était pas morte, Dieu merci! mais mariée et satisfaite... N'importe! Il fallait, à tout prix, répandre un excédent de larmes renfoncées qui montaient, montaient, étouffantes. Et Luce se sauva vers l'ombre protectrice des peupliers, alignés au fond du jardin...

Enfin seule! Cette journée s'était passée dans un tourbillon de bruit et de mouvement. Demoiselle d'honneur, escortée d'un lieutenant, cousin du marié, qui l'étourdissait d'une galante sollicitude, la jeune fille avait à peine eu le loisir de remarquer que Denis Bertheaume se constituait le cavalier servant de grand'mère, pendant que Mme des Roquettes se mettait en frais de coquetterie pour le général Belon, — entre autres détails insignifiants de l'ambiance agitée... Maintenant délivrée du garçon d'honneur obsédant, loin de toute observation importune, quel soulagement de pleurer à l'aise, sans que personne s'en doutât!...

Après cela, un petit tour dans le chemin creux prolongerait l'isolement salutaire et laisserait aux traces rouges des paupières le loisir de s'effacer... Luce Fresnel se leva pour gagner la petite porte de dégagement, qui s'ouvrait sur la campagne. Mais ce mouvement se figea soudain : sur l'enclos, deux promeneurs apparaissaient, ceux-là mêmes à qui la jeune fille désirait le plus cacher son émoi : Bonne-maman et Denis Bertheaume...

Ils causent d'une façon très confidentielle à en juger par leurs attitudes, et, pour continuer l'entretien, voici qu'ils entrent dans le petit pavillon où vient les rejoindre M. Fresnel.

Vont-ils rester là?... Les minutes semblent éternelles. Le coeur de Luce bat précipitamment, la tête lui tourne, les oreilles lui bourdonnent... Il y a trop de parfums dans ce jardin où les roses, les chèvrefeuilles, les clématites et les sygingas se pâment de chaleur! Et puis, le pavillon est percé de fenêtres, à ses quatres côtés. La jeune fille doit être visible aux occupants du réduit, et il est si énervant de se savoir surveiller par quelqu'un qu'on ne voit pas soi-même!

La petite porte, d'un vert déteint sous une franges de vignes, attire comme une issue vers la liberté. Tant pis! Luce se décide! Et glissant par des sentiers détournés, avec la folle illusion que les groseilliers, les yuccas et les pieds-d'alouette dissimuleraient sa fuite, la jeune fille atteint enfin les murs, tire le verrou et s'élance dans le chemin fermé de haies d'églantiers.

Sauvée!... Mais quel bruit inquiétant résonne bientôt derrière elle!... Un pas martèle le sol et se rapproche rapidement.

Luce ressent la terreur d'un enfant qui marche dans les ténèbres, et n'ose se retourner... Inutile, au surplus, de s'assurer à qui appartient cette ombre si ongue, projetée sur la terre à côté de la sienne!

— Luce, cousine Luce! (Quelle timidité adoucit aujourd'hui cette voix, aux accents si impérieux quand elle s'élève à la tribune!) Luce, me permettez-vous d'accompagner votre promenade?... Il y a très longtemps que je n'ai goûté le plaisir de marcher près de vous dans la campagne! Vous rappelez-vous nos excursions aux alentours de Neuchâtel et de Lucerne?

Il est tellement dérisoire de le demander qu'elle ne répond pas à la question oiseuse. Peut-être aussi n'est-elle pas sûre de pouvoir répondre sans trembler!

— Pour moi, reprend la voix virile, si singulièrement atténuée, ce dernier séjour en Suisse me reste inoubliable. J'y ai retrouvé, au milieu d'une nature qui exalte et ennoblit nos sensations, des émotions délicieuses que je ne connaissais plus depuis ma jeunesse. Luce, mon amie Luce, voulez-vous bien me comprendre?

Oh! qu'elle voudrait lui échapper! Et dans l'impossibilité de le faire, comment alors retenir et la question et le reproche éperdus?

— Quoi?... Voulez-vous dire que?... Mais cela se peut-il?.... Réfléchissez bien...

Il reste cloué sur place, car la première idée qui lui saute à l'esprit le paralyse de crainte. Il sait qu'il a une vingtaine de cheveux gris sur la tempe, et, en regard de l'image maigre, bistrée et sévère qu'il aperçoit, chaque matin, dans son miroir, combien cette petite demoiselle d'honneur apparaît implacablement jeune, en sa fragile robe ivoire et sous son léger tricorne, retroussé d'épis verts et or!

Il murumre, très découragé:

— C'est juste! J'oubliais!... Vous devez me considérer comme un ancêtre?

— Vous?... Oh!... proteste-t-elle avec une telle chaleur d'indignation qu'il se sent ranimé.

— Alors, qui vous empêche de répondre? Dois-je supposer... que votre choix s'est fixé... sur un autre ?...

Il respire longuement en la voyant rougir et se débattre avec vivacité:

— Non, non, ne supposez rien... Mais vous devriez deviner ce qui m'empêche de vous entendre ?

Elle comprend qu'il est temps d'aborder la vérité. Et pâlissant de l'effort qu'elle s'impose en arrachant ces choses du fond de son coeur, Luce balbutie:

— N'étiez-vous pas engagé par une promesse... il y a peu de temps encore ?

— Ah ! c'est de cela que vous me gardez rigueur ! murmura-t-il, les yeux rivés aux siens, et blêmissant aussi. J'aurais dû penser que, si jeune, vous ignoriez les détours infinis du coeur, les complications de la vie, et que vous vous offenseriez de ce que j'aie aimé avant de vous connaître !...

En une lente dénégation, Luce tourne la tête. Avec franchise et avec courage, il faut, à cette heure, éclairer l'obscure question.

— Non... Je ne suis pas si exigeante, si vaniteuse et si folle ! Mais si vous avez rompu avec un passé qui vous fut cher, pour céder à un entraînement nouveau, comment oserais-je me fier à vous, Denis, et croire !... Je ne veux pas que quelqu'un souffre de notre bonheur...

A ces mots, dits très simplement, Bertheaume reste comme ébloui d'un vertige. Il apprend, en même temps, et l'amour qu'il inspire, et la hauteur de conscience et la noble loyauté de l'âme rare et charmante qui se donne à lui... Dans cet étourdissement de joie et l'accablement de sa gratitude, il a envie de tomber à genoux, comme un héros romantique, pour baiser le bas de la jupe ivoire, et plus encore, il est tenté d'attirer sur son coeur la chère aimée...

Mais ils stationnent sur un chemin public, tout près du lavoir... Bertheaume comprime ses transports. Il tire de sa poche un portefeuille où il prend une lettre.

— Luce, ma petite bien-aimée Luciole, je vous livre tout le passé, en vous confiant tout l'avenir. Lisez !

Luce reconnaît l'écriture de Mme de Vilmois. Le papier tremble dans sa main. Elle lit à demi-voix:

"Arcachon, le 28 mai.

"Mon ami, pardonnez-moi ! J'ai été coupable deux fois envers vous. il y a douze ans, quand je manquai à ma promesse, sous la pression que vous savez, et, tout récemment, lorsque je reçus la demande que vous aviez la magnanimité de renouveler.

"Votre amour fut l'unique sentiment généreux que je rencontrai jamais sur mon chemin. Ne me blâmez donc pas si je cédai à la tentation. Je crus qu'un peu de bonheur m'était accordé. J'acceptai donc avec reconnaissance l'espoir de refaire ma vie, près de vous, et l'honneur de devenir votre femme.

"Mois, près de réaliser le rêve, je recule... Ce serait une déloyauté d'abuser de votre extrême délicatesse, et une mauvaise action de vous imposer ma tristesse incurable.

"Je ne puis me le dissimuler: je vous serais nuisible. A mon contact, vous risqueriez de déprimer votre belle vaillance. J'ai tant souffert ! Je suis brisée. J'ai essayé de me mêler au courant du temps. Il est trop tard. Je m'y noierais.

Laissez-moi donc me retirer en vous tendant la main, tristement et affectueusement. La mère de Tony n'a pas le droit de se soustraire à sa tâche et de se partager entre deux affections... Je dois rester tout entière au pauvre enfant auquel, seule, j'insuffle la vie.

"N'essayez pas de me faire revenir sur ma décision. Elle est mûrement réfléchie et irrévocable. Ne me plaignez pas trop, non plus... Les mères, dans leur sacrifice même, trouvent d'ineffables consolations, connues d'elles seules. Que la Providence me garde longtemps prisonnière de mon cher et rigoureux devoir !

"Pour vous, Denis, ne m'en veuillez pas... Ne m'accusez pas, surtout, d'avoir assombri vos plus belles années par ma défection d'autrefois. Elle fut involontaire, et je l'ai tant expiée ! Ce triste amour vous a épargné des défaillances qui vous eussent amoindri. Dieu voulait sans doute que votre jeunesse fût austère et isolée, afin de mûrir plus vite votre âme et de la fortifier par l'épreuve. Pensez à moi sans rancune. Aujourd'hui vous trouverez facilement un dédommagement aux espérances dissipées...

"Denis, vous vous abusiez... Mais moi, je ne m'y trompais pas... Vous ne m'aimiez plus d'amour, mais d'amitié seuement...

"Et la jeune fille vers qui vous êtes attiré vous aime aussi... Je l'ai lu dans ses yeux, la première fois que je l'aperçus en votre présence.

"Soyez heureux !... Et regardez-moi tous deux, toujours, comme une amie...

"THERESE".

Luce achève, d'une voix indistincte, ces lignes où s'exhale une âme triste et pieuse. Son visage, aux dernières phrases, s'empourpre comme le ciel du couchant. Elle cache d'une main indécise, en un geste instinctif de pudeur, les yeux qui ont révélé son coeur avec trop d'éloquence.

Le chemin est complètement désert. Seul, un pinson attardé, qui chante sa frêle ritournelle au soir, dans le haut d'un orme, peut voir que le front rougissant a trouvé pour abri l'épaule de Bertheaume. Mais l'oiseau discret ne le répétera pas...

— Cela se voyait donc ! bégaie Luce, très humiliée.

Quelle chance que ce chapeau laisse à découvert, près des bandeaux sombres, juste la place d'un baiser !

— Il paraît ! murmure Denis, mystérieux. Grand'mère s'en doutait, et aussi notre futée Simone. Mme des Roquettes, depuis quelque temps, me criblait d'insinuations que je n'osais comprendre... Avaient-elles donc toutes deviné juste ?

— Oui, avoua-t-elle piteusement.

— Et pouvez-vous préciser quand cela commença ! demande-t-il avec une curiosité insatiable.

— Quand ?... Oh ! presque tout de suite que je vous connus ! dit-ele, tout à fait misérable. Vous aviez pris immédiatement une si grande place dans mes pensées !... Je n'agissais plus de ma propre impulsion, mais je vous consultais sans cesse, mentalement.

— Et moi aussi, cela fut presque tout de suite ! confesse-t-il à son tour. Mais je me débattais contre moi-même. Je me répétais que c'était fou... Et je poursuivis alors les anciens projets... Thérèse avait été l'élue et la sainte de ma jeunesse. Et elle se trouva si affligée que je ne pus l'abandonner...

—Alors, cela vous grandit encore dans mon esprit... Ah ! vous ne m'aviez pas fait lire Vauvenargues pour rien. "L'amour, me disait-il, veut l'accroissement de l'être aimé et craint ses déchéances..." Et plus vous vous montriez chevaleresque et fidèle, plus je vous admirais !... Quel bonheur aujourd'hui de s'aimer sans reproches !...

Il l'entoure de son bras, avec l'ivresse triomphante d'un conquérant qui se saisit d'un trésor convoité.

—Luce, ma petite Luciole, qui éclairera toute ma vie de sa lueur d'amour !

Cependant, le fin visage, qu'il contemple de si près, se contracte au passage d'une idée grave. Luce, roidie par une arrière-les yeux voilés, pose ses mains sur les épaules de son ami et prononce, très sérieuse :

—Maintenant, voilà ! Vous êtes presque riche ! Je ne veux pas qu'on me suppose tentée par votre situation. Ce serait insultant pour nous deux ! Vous me permettrez de satisfaire ma petite dignité, n'est-ce pas ? Laissez-moi tenter de rehausser ma faible valeur en poursuivant les études que j'ai entreprises.

Il prévoyait cette révolte de l'orgueil intellectuel. Mais il se sent assez fort pour le réduire. Et c'est en dominateur qu'il saisit les frêles poignets et enferme les mains menues dans les siennes.

—Non ! dit-il nettement. Je ne vous permettrai pas de vous affranchir ainsi de moi... Que vous importe l'opinion des autres ? Je ne veux pas que des préoccupations étrangères vous écartent de la vie qui nous sera si doucement commune. Nous ferons la part aux pauvres ; infirmière volontaire, vous pourrez porter aux isolés et aux indigents vos soins et vos exhortations... Mais c'est tout ce que je laisserai distraire de ce qui m'appartient désormais... Vous m'entendez bien, Luce !... Je sais, ma chérie, ce que pouvaient réaliser votre persévérance et votre courage. Je ne doute pas que vous fussiez parvenue au but de vos légitimes ambitions. Il est crue, de ma part, d'exiger ce renoncement... Mais vous verrez comme vous l'oublierez vite, dans la plénitude d'un amour sain et fort !

Sa voix est redevenue autoritaire ; et Luce, l'indépendante Luce, écoute néanmoins sans se cabrer. Tous les arguments habituels fuient de son esprit... Elle ne trouve rien à répondre, car elle sent, profondément, combien Denis a raison, et combien il lui sera délicieux de s'aneéantir dans la volonté d'un tel maître... Au bonheur qu'elle éprouve à se soumettre, n'a-t-elle pas compris que le repos, la fierté et la gloire d'une femme résident dans cette abnégation tendre !

Silencieuse, aveuglée, elle se laisse guider par le bras ferme où s'appuie le sien. Elle écoute son cher compagnon dérouler les projets merveilleux d'une vie enchantée, semblables aux contes de fées de son enfance... L'été, ils habiteront leur ermitage de l'Arvière, à proximité de la famille ; l'hiver, un appartement vaste et lumineux, dans un grand hôtel du tranquille quai d'Orléans, derrière l'abside de Notre-Dame ! Et avec eux, toujours et partout, l'exquise et chère bonne-maman... Comme ils travailleront, comme ils seront heureux, en une parfaite fusion de l'esprit et du coeur !

Ils sont arrivés à la petite porte de l'enclos, restée entre-bâillée ; ils montent, les bras enlacés, l'allée droite, bordée de fraisiers et de buis. Près du cadran solaire, qui s'érige au carrefour central du jardin, quatre figures émotionnées les regardent s'avancer : Mme Bertheaume, M. et Mme Fresnel, Mme des Roquettes.

Luce, hors d'elle-même, ne parvient pas à libérer sa main de l'étreinte qui l'enserre.

—Monsieur Fresnel, prononce Bertheaume avec sa courtoisie aristocratique, je me rends compte que l'heure et le jour furent mal choisis pour la demande que je vous adressai, il y a quelques instants. Cependant, quoique vous ayez perdu l'aînée de vos filles, ce matin, vous avez eu la bonté de m'accorder la seconde, ce soir... à la condition qu'elle ratifie votre consentement... Il est temps de le déclarer devant témoin : Luce, ratifiez-vous ?

—J'obéis, réplique-t-elle, les yeux baissés, avec une révérence mutine.

—Ah ! petite chèvre, tu n'en as guère l'habitude, conviens-en ! s'écrie M. Fresnel, empoignant sa cadette, sans souci de la jolie robe, et lui tuméfiant les joues de baisers sonores... Je n'osais promettre à M. Bertheaume que tu renoncerais à tes projets... Je te croyais hostile au mariage !... Et, en un clin d'oeil, tu plantes là tes études, et tu te maries ! Vous êtes un grand magicien, mon cher Denis !

—Amour ! Amour ! quand tu nous tiens ! murmure plaisamment Mme des Roquettes.

Luce, déjà, se suspend au cou de son aïeule.

—Mamette, je m'appellerai comme toi !... Que c'est étrange d'y penser !... Saurai-je porter cette dignité ?

Mme Bertheaume la rassure d'un regard de confiance orgueilleuse et tendre. Il lui semble que sa propre idylle recommence.

—Grand'mère, propose Denis, revenez-vous en Suisse, avec nous ? Nous y partirons, dans cinq semaines...

—Non, je serais de trop. Je resterai ici à vous attendre... si toutefois l'on veut bien me garder ? achève-t-elle, en s'adressant amicalement à Mme Fresnel.

—Oh ! y pensez-vous ! réplique celle-ci charmée. Au moins, nous autres vieux, nous nous consolerons entre nous...

Le ciel d'or pâlit. Dans l'azur voilé, des étoiles blanches palpitent. Une paix mystérieuse baigne l'horizon, et s'approche lentement. Luce croise les mains sur son coeur tumultueux et songe au miracle qui vient de s'accomplir... Tant de choses les séparaient qui se sont aplanies ! Comme de loin, ils ont été amenés l'un vers l'autre !

—Hier, qui m'eût prédit ?...

Hier, elle se désolait devant la vie trop longue, vide de bonheur... Aujourd'hui, elle s'effraie déjà de la brièveté des jours accordés à nos joies. Et comme Denis s'incline vers elle pour sonder son rêve d'un regard d'amour, elle murmure, pleine de sa pensée :

—Que la vie serait courte... si elle n'était le prélude de l'éternité !

—FIN—

———o———

ALEXANDRE DUMAS ET LE JEUNE POETE

La facilité de la plume d'Alexandre Dumas père était prodigieuse comme sa mémoire : il n'avait pas besoin de s'isoler pour travailler ; au milieu du bruit il écrivait.

Le nombre des visiteurs de toute espèce était incalculable ; la sonnette de son appartement ne cessait de tinter du matin au soir ; des quatre coins de Paris, on lui apportait des manuscrits. Tous les jeunes écrivains, sachant sa bonté d'âme, s'adressaient de préférence à Alexandre Dumas. Un jour, un tout jeune homme vint lui luire une pièce en vers. Après le premier acte :

—Mon enfant, lui dit le célèbre écrivain, vos rimes ne sont pas très riches.

—Pas riches ! exclama le jeune homme, en laissant tomber le manuscrit de ses mains.

Et Alexandre Dumas, regrettant déjà d'avoir fait tant de chagrin à un débutant ramassa le manuscrit, le remit au jeune écrivain et lui dit :

—Ne vous découragez pas pour si peu, mon enfant : vos rimes ne sont pas riches, c'est vrai ! mais elles sont à leur aise !

———o———

HOMME ET FEMME

Une femme est aisée à gouverner, pourvu que ce soit un homme qui s'en donne la peine. Un seul même en gouverne plusieurs ; il cultive leur esprit et leur mémoire, fixe et détermine leur religion ; il entreprend même de régler leur coeur. Elles n'approuvent et ne désapprouvent, ne louent et ne condamnent, qu'après avoir consulté ses yeux et son visage. Il est le dépositaire de leurs joies et de leurs chagrins, de leurs désirs, de leurs jalousies, de leurs haines et de leurs amours ; il les rompre avec leurs galants ; il les brouille et les réconcilie avec leurs maris, et il profite des interrègnes. Il prend soin de leurs affaires, sollicite leurs procès, et voir leurs juges ; il leur donne son médecin, son marchand, ses ouvriers ; il s'ingère de les loger, de les meubler et il ordonne de leur équipage. On le voit avec elles dans leurs carosses, dans les rues d'une ville et aux promenades, ainsi que dans leur banc et à sermon et dans leur loge à la comédie ; il fait avec elle les mêmes visites ; il les accompagne au bain, aux eaux, dans les voyages, il a le plus commode appartement chez elles à la campagne. Il vieillit sans déchoir de son autorité ; un peu d'esprit et beaucoup de temps à perdre lui suffit pour la conserver ; les enfants, les héritiers, la bru, la nièces, les domestiques, tout en dépend. Il a commencé par se faire estimer ; il finit par se faire craindre. Cet ami si ancien, si nécessaire, meurt sans qu'on le pleure ; et dix femmes dont il était le tyran héritent par sa mort de la liberté.

La Bruyère.

Mariés d'Avril

Laissez-nous vous préparer

VOTRE DEJEUNER DE NOCES

ET EN FAIRE UN VRAI SUCCES

Nos chefs français, nos recettes exclusive et une longue expérience comme pourvoyeurs en ville et à l'extérieur vous assurent un service insurpassable.

Notre spécialité :

Banquets -- Mariages
Réceptions -- Thés

KERHULU & ODIAU

"POURVOYEURS EXPERTS"

1266-1284 St-Denis — **866-368 Ste-Catherine O.**
4901 Sherbrooke Ouest — **5718 Ave du Parc**
Commandes: Est 2140★

Aimez-vous à lire?

Sur réception de 30 cents nous vous expédierons un livre qui ne pourra faire autrement que vous plaire. Voici la liste des contes que vous y trouverez:

11 CONTES :

Le Loup-Garou — Une Chasse à l'ours — La Trompette effrayante — La Taloche — L'Esprit frappeur — Le Rêve du capitaine — Mordant mordu — Les Enfants de Thalie Fleurs fanées — Sous les bois — Brin-de-Fil

Par l'auteur canadien bien connu
BENJAMIN SULTE
Recueillis et publiés par Gérard Malchelosse

Adressez comme suit:
ADJ. MENARD, 987 Blvd St-Laurent, Montréal.

Domicile: Clairval 5201-M
Bureau: Est 6104-3627 — **Calumet 1584,** sonner 3

Labrosse & St-Pierre

Limitée

COURTIERS EN IMMEUBLES

Edifice Banque Nationale
162 Est, rue Sainte-Catherine, MONTREAL, P.Q.
Chambres 9 et 10



POUR ETRE ELEGANTE, FAITES-VOUS COIFFER AU

SALON RENAISSANCE

Personnel expérimenté et courtois.
Spécialité : Ondulation à l'eau, ondulation "Marcel", teinture, postiches, perruques.
Ondulation permanente avec garantie
Cours de coiffure donnés le soir.
Adresse : 1615 St-Denis, en face du Théâtre St-Denis. Tél. Est 5511.



Le Rendez-vous de la Femme "Chic"

Où vous pouvez vous faire coiffer pour la somme modique de

75 sous

L'Aiglon

LIMITEE

326, rue Ste-Catherine Est — **Tél. Est 0052**
Salon de Coiffure par excellence — Coiffeuses d'expérience
Venez vous en convaincre ou téléphonez-nous

"JEUNESSE ET FOLIES"

Achetez au plus tôt ce livre passionnant que des milliers de personnes ont lu. Une troisième édition vient d'être mise en vente dans le public. Lisez ce livre extraordinaire destiné à ramener la femme moderne dans la voie de sa vraie destinée. "Jeunesse et Folies" est l'oeuvre de l'abbé F. A. Baillairgé, ptre, curé.

Ce livre se vend partout pour le prix modique de 25 sous.

Voulez-vous devenir riche?

Procurez-vous une médaille miraculeuse de Saint Judes

Patron de toute entreprise financière

Adressez-vous tous les jours à 1219 St-Christophe, près Ste-Catherine, à partir de 2 hrs p.m. jusqu'à 5 hrs p.m. seulement.

Robuste Santé Pour Tous

RINE "NOVA VITA ou NOUVELLE VIE"

ment naturel nouveau aux algues marines légumi-es, contenant phosphate calcique et magnésique. Acide phorique, maltose et phosphate de chaux. Le plus ssant régénérateur de l'organisme connu jusqu'à ce jour. Incomparable pour enrayer la constipation tout en régularisant les fonctions intestinales.

Ecrivez pour brochure intéressante et explicative envoyée gratuitement à

LABORATOIRES BOTANIQUES ET MARINS

Tél. Main. 4025 — **430, rue St-Pierre, Montréal, Canada.**



UN PRÊTRE, L'ABBÉ HAMON (Curé de Vaumoise, France), possède le moyen radical de guérir: DIABÈTE, ALBUMINE, CŒUR, REINS, FOIE, ESTOMAC, RHUMATISME, BRONCHES et toutes les maladies chroniques réputées incurables.

AUCUN RÉGIME - - - - - RIEN QUE DES PLANTES

Brochure explicative et très intéressante, français ou anglais, gratis et franco sur demande. Adressez

LABORATOIRES BOTANIQUES ET MARINS

430, rue St-Pierre - - - - - Montréal

tout s'y trouve: corps, force et Saveur exquise





Dow

Old Stock Ale

Mûrie à point

PRIME PAR LA FORCE ET PAR LA QUALI